

A photograph of a monk in a brown habit walking away from the camera on a dirt path. The monk's hands are clasped behind his back. The path is surrounded by green foliage and trees, with sunlight filtering through the leaves, creating a warm, golden glow. The monk is wearing dark sandals.

Philippe
Laperrouse

Le Retour de l'apôtre

Philippe Laperrouse

Le Retour de l'apôtre

© Philippe Laperrouse, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3650-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Grégoire

Le 1^{er} janvier de l'an 2000, vers midi, Grégoire Mercier obtura la porte et les fenêtres de son studio, puis ouvrit le gaz qui alimentait sa cuisinière. Il lui semblait que se suicider au tournant du millénaire était un symbole qui correspondait bien à ses états d'âme. Une ère de la civilisation finissait, lui aussi. Il n'était pas spécialement malheureux, juste un peu dépressif. Une vie était marquée par un début et une fin, mais il n'avait pas l'impression que son chemin se dessinait clairement entre ces deux bornes. En clair, il n'avait pas de projet défini, il ne s'intéressait à rien, même s'il restait ouvert à tout, au cas où une passion aurait frappé à sa porte. Par erreur, sans doute.

Chaque être humain nourrit dans sa tête un besoin lancinant : sachant d'où il vient, il veut savoir où il va. Dans l'esprit de Grégoire, tout se déroulait comme si un gestionnaire, situé on ne sait où, avait attribué à chacun un avenir et qu'il avait été oublié dans la distribution. Il souffrait d'une sorte de pathologie mystérieuse qui l'empêchait de se projeter au-delà de deux ou trois jours. Symptôme concomitant : il n'avait aucune idée de la raison de sa présence sur Terre et cette ignorance le fascinait. Comment être quelque part sans l'avoir voulu ?

Il avait passé les vingt printemps précédents dans la grisaille et l'ennui de sa vie familiale. Quand il cherchait un mot pour décrire la manière dont il avait vécu ces deux décennies, il n'en trouvait qu'un seul : gentil. C'était « gentil », en ce sens que tout avait été fait pour lui éviter la violence du monde. Il avait été bien protégé par ses parents, ses frères et sœurs. Si bien qu'à l'âge adulte, Grégoire ne connaissait rien des petites et grandes trahisons de la vie.

Pour être complet, Greg (tous les Grégoire de la Terre sont ainsi surnommés) était doté d'un tempérament qu'on pourrait qualifier de statique, à savoir qu'il faisait tout pour ne pas affronter les ennuis qui l'attendaient à l'extérieur de sa zone de confort. Communiquer avec les autres ne lui avait jamais été naturel, ça frisait même l'autisme. Toute tentative de relation avec autrui représentait un risque et il n'aimait pas les risques. Certains de ses camarades se croyaient autorisés à faire des commentaires désobligeants sur sa pusillanimité, ce qui ne

le déstabilisait pas, puisqu'ils avaient raison. Il s'était toujours éperdument fichu du reproche consistant à stigmatiser son manque de courage. Il pensait que contourner les obstacles de l'existence, ce n'était pas lâche, mais simplement prudent. Ce genre de comportement en autarcie mentale lui convenait parfaitement jusqu'à l'aube des années 2000.

En résumé : au 1^{er} janvier 2000, au moment d'ouvrir le gaz, il était devant cinquante à soixante années de vie qui ne lui inspiraient rien, sauf l'envie de les éviter.

Malheureusement, le destin taquin n'avait aucune envie de priver le monde d'un homme aussi effacé. Dans sa mise en scène, Grégoire n'avait pas compté avec Carole. Ils étaient étudiants tous les deux, lui en histoire, elle en socio. Leurs rapports étaient amicaux et courtois, mais sans plus. À ce moment-là, elle habitait le studio à côté du sien. Vers midi cinq, Carole sentit une odeur suspecte sur le palier. Elle se précipita chez lui à l'aide d'une clé qu'il n'aurait pas dû lui confier, ouvrit la fenêtre et ferma le gaz de la cuisinière.

Ce geste courageux de Carole obligea Grégoire à ce qu'il ne voulait pas : adopter une vie longue et morne. Du moins jusqu'aux événements de l'année 2030.

À l'hôpital, il entra dans la catégorie médicale des TS, les tentatives de suicide, appellation qui allait le suivre pendant longtemps. À partir de ce moment, il eut la surprise de voir un tas de gens défiler à son chevet. Il n'avait jamais intéressé autant de personnes. Il eut l'impression que ses profs de lycée et de fac se rendaient compte de son existence. Certains avaient l'air de se demander comment il avait pu manquer son suicide.

Et puis il y eut bien sûr son père et sa mère qui ne surent pas quoi lui dire, et lui non plus. Il ne put que leur assurer qu'ils étaient « gentils » avec lui.

Il décerna une mention spéciale aux infirmières et aides-soignantes. Dans son ignorance crasse de la vraie vie, il n'avait pas imaginé qu'on puisse consacrer son quotidien à soulager celui des autres. Depuis lors, il considérait les soignants

comme des soldats, chargés de défendre le dernier îlot d'humanité dans un monde en déliquescence. Il couvrit de fleurs celles qui s'étaient occupées de sa « TS ».

Dans le domaine du dévouement, Carole se montra à la hauteur. Elle passa un grand nombre de demi-journées à lui expliquer qu'il était un crétin, ce qui était parfaitement exact. Il dut lui promettre de ne pas recommencer. Il s'y engagea, sans être très sûr de lui. Vis-à-vis de sa voisine de palier, il régnait une sorte de pacte de non-contact. Elle était gentille, mais elle ne pensait pas aller au-delà d'un pur rapport d'amitié. De son côté, Grégoire la trouvait étonnante. Qu'elle puisse se mettre en quatre pour lui sauver la vie et s'assurer qu'il allait poursuivre son existence sans anicroche, c'était une marque d'intérêt qu'il n'avait jamais connue. Il en était stupéfié. Il jugea qu'une telle abnégation devait être une anomalie sociale, mais il n'osa pas en parler à Carole.

Le plus étrange, pour lui, fut la visite du reste de la « bande des sept » dont Carole et Grégoire faisaient partie. Ce groupe de copains s'était formé au lycée, puis s'était consolidé pendant les études supérieures de ses membres. Ceux-ci s'étaient juré fidélité et secours en cas de besoin. Cependant, ces démonstrations d'amitié laissaient Grégoire particulièrement sceptique. Pour lui, ce genre de serment relevait des sentiments d'exaltation dont on est friand à l'adolescence, mais sans que cela n'aille guère plus loin.

Toujours est-il qu'à la suite de Carole, les cinq autres lascars avec lesquels ils formaient « la bande des sept » vinrent à son chevet avec des fleurs ou des chocolats entre les mains. Leurs mots de consolation ne le touchèrent pas beaucoup, puisqu'il n'avait aucune conscience de la gravité de son geste. Les jeunes visiteurs, sentant qu'il n'était guère accessible aux discours sérieux, s'en tirèrent un peu mieux en essayant le remède de la rigolade. Grégoire n'attendait rien d'autre de ses « amis » : rire un peu.

Il avait toujours ressenti de la difficulté avec ce mot : ami. Qu'il y ait quelque chose de chaleureux entre rien et la fusion charnelle de deux êtres, lui paraissait impossible. Il enviait les Anglais qui ont deux termes pour nuancer le verbe aimer : « love » et « like ». En 2000, faute de mieux, il s'était rallié, en

apparence, à l'opinion socialement homologuée : il disait comme tout le monde qu'il avait des « amis » sans y croire vraiment.

Pour les membres de l'équipe, Grégoire était un marginal. Peu d'entre eux le considéraient comme celui qu'il était : une sorte de spectateur de la vie qui se refuse à monter sur scène. Comme il était sympa, mais incapable de se fondre dans un groupe, il était d'autant plus nécessaire pour les six autres de ne pas le laisser tomber. Le premier qui le qualifia de « marginal » fut Louis. À l'inverse de Grégoire, ce garçon avait assimilé d'emblée tous les codes qui permettaient de s'intégrer à la société, quelles que soient les circonstances. Les six de l'équipe reprirent à leur compte le mot de « marginal ». C'est ainsi que naquit la réputation de Grégoire Mercier ; elle ne fit que croître par la suite.

Du fait de sa proximité géographique et de l'aide morale qu'elle lui avait apportée, Carole était celle de la bande qui était la plus proche de Grégoire. Elle avait compris qu'il fallait lui parler malgré ou à cause de ses problèmes de communication. Elle avait toujours des réflexions un peu plus profondes que ses congénères. D'après elle, il existait deux sortes de marginaux : les ermites qui vivaient en autarcie matérielle et/ou intellectuelle, ou bien les grands visionnaires. Ces derniers étaient, dans son analyse, des gens qui ne pouvaient pas partager le quotidien de leurs voisins, car ils « voyaient » beaucoup plus loin que les autres. Jeanne d'Arc, Balzac, Pasteur, De Gaulle étaient des visionnaires. Grégoire, toujours selon Carole, prenait le chemin des ermites. C'étaient des personnes de qualité peut-être, mais des ermites tout de même.

En réponse, Grégoire lui soutenait le point de vue selon lequel « un vrai solitaire n'est pas un ermite, c'est un mondain intermittent (Didier Van Cauwelaert) ». En d'autres termes, il estimait avoir le droit de vivre tranquille dans sa caverne : c'était son état « naturel ». Il était conscient de ne pas être un acteur. Mais, par exception, il avait aussi la liberté d'en sortir pour assister à un événement qu'il jugeait important ou intéressant.

Grégoire poursuivit son petit bonhomme de chemin jusqu'à la quarantaine. Sa manière de se tenir à l'écart des autres – comme un vieux sage – avait attiré l'attention de quelques femmes. Après un bref intermède amoureux avec une dénommée Lorraine, il rencontra Julie. Leur tentative de couple dura cinq ans. Elle se crasha inévitablement en 2025 après avoir produit Justin, un fils qui s'enfuit aux États-Unis pour obtenir un diplôme dont Grégoire ne réussit jamais à retenir le nom. Grégoire en déduisit qu'il avait essayé honnêtement de bâtir

une famille pour faire comme tout le monde, mais qu'il avait mis plus de raison que de cœur dans cette entreprise. Il en conclut que la création d'une relation durable nécessitait de savoir s'investir émotionnellement. Et lui, il ne savait pas.

Il lui resta de cette « aventure » maritale une vraie curiosité à l'égard de ce phénomène étrange : construire un lien avec l'Autre. Comme s'il y avait quelque part une notice d'emploi qui ne lui était jamais tombée sous les yeux.

2. La visite en prison

Au 1^{er} janvier 2000, à midi moins cinq, Grégoire Mercier se trouvait devant le néant de la mort. Ses vingt premières années ne l'avaient pas convaincu. Il ne voyait donc pas l'utilité d'aller plus loin.

Carole sut le ramener à la raison. Elle lui montra que disparaître n'était pas une solution raisonnable, même s'il ne maîtrisait pas les données du problème qui se présentaient à lui.

En sortant de l'hôpital, il n'avait toujours aucune idée du chemin qu'il devait emprunter pour poursuivre paisiblement son existence. Avec le recul, le mot « emprunter » lui paraissait juste, parce qu'il ne comptait pas s'approprier quelque mode de vie que ce soit, il ne savait même pas comment s'y prendre. La majorité des jeunes gens de son âge « voyaient » leur avenir se dessiner plus ou moins nettement devant eux. Lui, rien ! Il avait l'impression de mettre le pied dans un gigantesque espace démunie de tout point de repère.

Grégoire avait toujours été un élève appliqué, cherchant à comprendre ce qu'on lui enseignait. Après avoir longuement discuté avec Carole, il crut avoir progressé dans sa compréhension du monde. D'un côté, il y avait tous ces gens – ses « amis » – qui avaient l'air de savoir ce qu'ils allaient faire de leur vie ; de l'autre, un type existait sans autre particularité que le fait d'exister : lui. Cette description lui semblait claire. Il était loin de se rendre compte du degré d'orgueil qu'une telle affirmation révélait.

Plus tard, il comprendra autre chose : quand on pense ne pas avoir de futur, on en a un quand même. Même le dernier des ruffians en a un.

Tout au long des années qui suivirent, il dut se rendre peu à peu à l'évidence : son avenir avait lieu. Il se déroulait de manière chaotique, mais il avançait tout de même.

Ayant les plus vives difficultés à s'insérer dans une équipe, peu d'employeurs cherchèrent sa collaboration. Il alla de jobs misérables à des travaux ennuyeux en passant par des activités à la limite de l'illégalité. Au moment où il était embauché, il dissimulait sa licence d'histoire. Il avait compris que ce pauvre parchemin attirait, en mettant les choses au mieux, des sourires condescendants. Parmi tous ses « pseudo-métiers », il fut surveillant en collège, manœuvre en bâtiments, croque-mort, aide-comptable, maraîcher et journaliste intermittent. Pendant quelques années, il fut aussi assistant d'un détective privé ; ce fut l'unique épisode qui lui donna l'occasion de vibrer un peu.

S'agissant de son existence sentimentale, elle fut très pauvre. Il se répétait souvent un adage qu'il avait entendu quelque part : « Un couple, c'est avoir à deux les problèmes qu'on n'aurait jamais eus tout seul. » Il n'était pas loin de penser ainsi. Jusqu'en 2020, Carole était la rare femme qu'il côtoyait régulièrement. Pourtant, il n'était pas amoureux, elle non plus. Un peu avant Noël, il fit la connaissance de Julie. Celle-ci manifesta beaucoup d'attention envers Grégoire, au grand étonnement de l'intéressé. L'histoire se solda par un mariage au printemps 2021.

Malheureusement, le temps et l'usure du quotidien accomplirent leur œuvre destructrice. Julie avait été intriguée par le goût pour l'inexistence de Grégoire. Après leur séparation en 2025. Grégoire comprit que, parmi toutes les formes de collectivité, le duo (ou le tandem ou le couple comme on voudra) était la structure la plus difficile à gérer. Il avait essayé honnêtement de s'adapter à la norme sociale, mais il avait échoué. Après le départ de Julie, il bazararda tout ce qui lui rappelait son quotidien à deux, sauf son gamin évidemment. De manière surprenante, il lui resta une once de conscience de sa responsabilité paternelle, car Grégoire était un homme juste et bon.

Il fut donc renvoyé au célibat. Il vit une nouvelle fois, dans cet événement, la confirmation que sa vie n'était pas une réussite. Son existence lui semblait insipide et accablante. Pourtant, en observant celle des autres, il s'aperçut qu'il n'était peut-être pas le seul dans ce cas. Carole lui disait souvent que son parcours était, somme toute, assez classique. Il en déduisit qu'un grand nombre de personnes se complaisaient, bon gré mal gré, dans la morosité et qu'il n'y avait pas lieu de s'en plaindre.

La journée du 1^{er} juillet 2030 allait lui faire changer de vie et d'avis.

Au mois d'avril de cette année, il ne le savait pas encore, mais il vécut les prémices du bouleversement. Un homme s'interposa dans le cours de son voyage paisible et inintéressant vers la fin de son existence : Juan. Il prononçait ce nom à la française, comme lorsqu'il parlait de Juan-les-Pins. Les autres se croyaient obligés de « faire espagnol » en marmonnant quelque chose comme « Rouanne ».

Le 5 avril 2030, il se présenta devant les portes de la prison dans laquelle Juan était incarcéré. Il avait rempli les formalités pour avoir le droit de lui rendre visite.

Cinq ans auparavant, Juan s'était rendu coupable de complicité dans le cambriolage d'une bijouterie de luxe. Son avocat avait mis l'accent sur le côté anecdotique de son rôle. Il n'était que le chauffeur, chargé d'attendre, moteur en marche, les gangsters à la sortie de leur méfait. Le verdict ne l'avait pas épargné pour autant : 5 ans de cabane. Juan devait être libéré d'ici peu. Comme il s'était bien tenu en prison, il était possible qu'il bénéficie d'un élargissement anticipé, selon son défenseur.

Grégoire aurait pu se ficher de son triste sort. Pourquoi était-il venu néanmoins le voir dans son cachot ?

La première raison, c'était que Juan avait été l'un des piliers de la « bande des sept ». Grégoire était un homme scrupuleux. Il avait cette qualité de cœur qui n'était pas si fréquente : respecter ses engagements. Il ne pouvait pas ne pas se souvenir qu'en sortant de fac, les copains s'étaient jurés de se porter secours chaque fois que l'un d'entre eux se trouverait dans la peine.

Ce n'était pas le principal motif de sa démarche.

Celle qui détermina sa visite en prison, ce fut Valentina, la mère de Juan. Valentina, mère divorcée, avait élevé seule Juan comme elle pouvait. Elle s'était défoncée pour lui payer des études supérieures. Les familles de Grégoire et Juan étaient voisines de palier. Leurs membres étaient toujours fourrés les uns chez les autres dans une joyeuse ambiance. Du moins, jusqu'à ce que Valentina s'aperçoive que son gamin fréquentait des bandes louches. Lorsqu'il était allé en

prison, elle n'avait jamais voulu lui rendre visite. On n'avait jamais bien su pourquoi : peut-être pour le punir, peut-être parce qu'elle avait honte d'affronter cette épreuve.

Au moment où la sortie de cellule de Juan fut imminente, Valentina se sentit encore des responsabilités parentales. Elle demanda comme un service à Grégoire d'aller s'entretenir avec son fils pour s'assurer de son état d'esprit et plus précisément pour lui faire dire ce qu'il entendait faire à sa libération prochaine. Valentina ayant été une seconde mère pour Grégoire, ce dernier ne put rien lui refuser. Il lui fallut obtenir un permis de visite. Un bon point pour l'administration pénitentiaire : la réponse favorable fut assez rapide.

Grégoire arriva devant l'établissement par un matin ensoleillé de printemps. Une dizaine de personnes piétinaient en attendant l'ouverture du vaste portail de la maison d'arrêt. La petite troupe se partageait en deux groupes très distincts. Les habitués se reconnaissaient à leur air blasé ou décontracté. Grégoire faisait partie des autres, les nouveaux, ceux qui avaient des gestes empruntés et les mines blanches de peur.

Enfin, un signal invisible mit le cortège en mouvement. Passage en file indienne aux différents contrôles. Bruits de clés. Lourdes portes qui s'ouvrent et qui se referment. Les visiteurs parvinrent dans la salle commune. Des tables avaient été disposées à une distance suffisante entre elles pour assurer un minimum de discrétion. Deux chaises. Grégoire eut le temps de se demander s'il y avait un « bon » côté de la table. Les gens libres s'installèrent au hasard, puis « ils » entrèrent. Chacun des prisonniers chercha des yeux son partenaire et le trouva.

Juan fut le dernier à le repérer. Il avait une excuse : ils ne s'étaient pas croisés depuis la sortie de fac... sauf une fois, quelques années plus tard, lorsqu'il avait voulu « emprunter » 150 euros à Grégoire, qu'il fut bien en peine de lui prêter, compte tenu de l'état de ses finances à ce moment-là.

— Grégoire ?

Grégoire avait encore en mémoire l'allure de celui qu'il était auparavant : joyeux drille, farceur, apparence dégingandée, regard rieur, tignasse ébouriffée et souvent d'une propreté approximative. Il eut un instant de sidération. Grégoire aurait pu admettre le cheveu ras, l'œil terne, la barbe de trois jours et la démarche hésitante. Mais il fut surpris par sa silhouette. Juan semblait s'être

tassé sur lui-même. Il avait forcé ; autrefois, il était plutôt longiligne. Grégoire pensa qu'il aurait dû profiter de son séjour pour faire du sport, mais à l'époque du lycée, Juan était déjà le champion pour se fabriquer des dispenses de cours de gym.

Bref... Juan n'était plus le même, et pourtant c'était le même.

Après quelques secondes d'hésitation, les stigmates du temps s'estompèrent. Grégoire reconnut Juan grâce à un petit quelque chose dans sa façon de plisser les yeux. Le taulard paraissait affaibli, mais il avait gardé son air de se foutre du monde, celui que Grégoire avait connu, trente ans plus tôt. Lorsque les deux garçons s'amusaient ensemble, la décontraction de Juan était plutôt un avantage : avec lui, les autres ne craignaient rien, tous les jeux étaient possibles, surtout les plus dangereux. Grégoire eut l'impression que le visage fatigué et las de son ami d'enfance semblait lui dire qu'il s'était bien marré, qu'il s'était fait alpagner, qu'il était sur le point de purger sa peine et que tout ça faisait partie du cinéma de la vie dont il se tamponnait complètement. Voilà qui ne rassurait pas le visiteur, puisque Valentina attendait que son fils se « prenne au sérieux ».

Les circonstances ne facilitèrent pas le dialogue spontané et authentique entre les deux hommes. Grégoire décida de faire sobre :

— Heureux de te voir, Juan !

— Qu'est-ce que tu fous-là, Grégoire ?

L'abord était un peu rude, mais on n'était pas dans un salon de thé.

— Ta mère se fait du souci pour ta libération.

— C'est elle qui t'envoie ? Elle ne peut pas venir ?

— Il faut la comprendre, elle a peur de cet endroit.

— J'aurais quand même préféré qu'elle vienne me voir, même si je t'aime bien, Grégoire. On s'est bien marrés ensemble.

— Tu sors quand, Juan ?

— Le 7 juin. Si tout va bien.

Il s'exprimait d'une voix grave, embarrassée, comme les personnes qui ne parlent pas beaucoup.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, le 7 juin ?

— Ch'ais pas, Grégoire, mais tu peux rassurer Valentina, je vais faire ce que font les gens « bien » : m'emmerder au boulot pendant cinq jours de la semaine, aller au supermarché le samedi, regarder le foot à la télé le dimanche... et voilà, ce sera une vie nulle, donc « normale ».

— Juan, tu dois faire un effort pour mieux t'intégrer.

Compte tenu de son mode de vie, Grégoire se dit qu'il avait un certain culot de prononcer ce genre de phrase, mais l'urgence était de soutenir le moral de Juan. Car, en tant que vieux célibataire divorcé, il était bien placé pour savoir ce qui le guettait à sa sortie : une solitude douloureuse. Grégoire s'inquiétait d'autant plus qu'il sentit chez Juan une fragilité complexe. Il eut la sensation que son copain d'autrefois pourrait replonger facilement dans la délinquance si ses complices de jadis le recontactaient.

— Écoute, Juan, pour le 1^{er} juillet, j'ai le projet de réunir les anciens. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais nous nous étions promis de nous retrouver pour comparer nos vies d'adultes. Pendant un déjeuner, nous reconstituerons la « bande des sept » ; ça te tente de venir ?

— Drôle d'idée, Grégoire ! J'sais pas ; les autres vont faire la tête en me voyant arriver.

— Ne t'inquiète pas. Ils sont prévenus.

En fait, ce que Grégoire venait de dire était doublement faux. Il était exact que, depuis quelque temps, il nourrissait le projet de réunir « le groupe des sept ». Au moment de prendre leur envol dans la vie active, ils s'étaient promis de ne pas se perdre de vue. Grégoire s'étonnait que personne n'ait encore tenu cette promesse. Il venait d'atteindre 50 ans d'une existence qu'il n'avait jamais vraiment maîtrisée. Il ne pouvait s'empêcher de se demander ce que les autres avaient fait de la leur. Avant de se trouver devant Juan, il n'avait pas concrétisé cette envie, par paresse sans doute. C'est là, sous le regard du taulard, qu'il ressentit la nécessité de passer à l'action.

Son second mensonge, qui découla directement du premier, ce fut que, n'ayant encore prévenu personne de son intention, Grégoire ne pouvait pas avoir évoqué la présence de Juan dans cette réunion hypothétique.

— Je vais y réfléchir, Grégoire.

— Personne ne te jugera. On veut tous se revoir. Toi y compris.

Le visiteur résista à l'envie de demander au prisonnier si « tout allait bien ». Quand on végète en taule, il y a de fortes chances pour que tout n'aille pas pour le mieux. Il se contenta de lui transmettre des nouvelles de sa mère :

— Ne te fais pas de souci pour Valentina, tu vas la retrouver en bonne forme.

C'était déjà l'heure de remballer leurs discours. Sur un ton à peine aimable, les matons les prièrent d'arrêter les conversations. Les yeux dans les yeux, ils se donnèrent une solide poignée de main. Grégoire sentit qu'il devait un dernier mot au prisonnier :

— Prends soin de toi, Juan. Nous allons nous revoir bientôt.

3.

Sur le pont Bonaparte

Au moment de sa visite à Juan, Grégoire ne vivait pas trop mal de ses petits boulots et notamment d'articles dans un quotidien local, publiés sur Internet. Si la mère de Juan ne l'avait pas sorti de son trou, il n'aurait pas envisagé de modifier son cadre de vie. Le seul mot de « mobilité » l'avait toujours dérangé. Il évitait tout ce qui pouvait changer quelque chose à ses habitudes. Lorsqu'il en parlait, il assumait d'être casanier et il revendiquait même ce qualificatif, de manière qu'on lui fiche la paix à laquelle il aspirait. Il ne maîtrisait pas la direction que sa vie prenait, mais il avançait sereinement et cette quiétude le satisfaisait amplement.

Pour autant, il avait accepté de visiter Juan pour rendre service. Il était loin de s'imaginer ce que cet accès de gentillesse allait entraîner. Sur un coup de tête, au cours de la conversation avec Juan, il avait décidé que la bande des sept se retrouverait le 1^{er} juillet 2030. Cette annonce le surprit, comme si un autre avait prononcé ces mots sans son accord. Certes, il avait cette idée dans un coin de l'esprit depuis longtemps, mais la logistique que cette entreprise nécessitait l'épuisait d'avance. Ce fut le besoin de donner à Juan un espoir de convivialité qui avait déclenché le passage à l'action.

En sortant du parloir, il éprouva le sentiment de revenir sur terre après avoir rêvé. Quel insecte l'avait piqué de faire à Juan la promesse d'une réunion amicale ? Il s'était engagé dans un truc qui allait bouleverser sa routine ! Il était tombé dans le traquenard tendu aux gens peureux : tu n'oses rien faire, donc tu sautes dans le bain, ensuite tu es bien obligé de te débrouiller pour survivre. Autrement dit, il s'était piégé lui-même. Entre avril et juillet, il avait trois mois pour donner un contenu à son projet.

Il se livra à un petit calcul rapide et facile. Ses ex-camarades de fac étaient tous de la même génération, nés aux alentours de 1980. Le demi-siècle lui semblait le bon moment pour faire un bilan significatif de leurs existences, même si, bien sûr, certains avaient pu quitter le monde plus tôt à la suite d'une maladie ou d'un accident.

Grégoire décida de se plonger dans la préparation de la réunion avec méthode.

Les gens comme lui, anxieux devant les aléas de la vie, aiment se reposer sur la minutie dont ils savent faire preuve dans des circonstances atypiques.

Pourquoi avoir fixé le 1^{er} juillet ? Le 1^{er} janvier aurait pu faire l'affaire, mais le premier jour de l'année, c'était un risque. Certains ne manqueraient pas d'être en retard et, en plein hiver, il n'avait pas envie de se congeler sur place en les attendant.

Le point le plus difficile, ce fut de déterminer l'endroit de la rencontre. Les bâtisseurs s'en donnaient à cœur joie en centre-ville. L'augmentation et la concentration de la population nécessitaient de plus en plus de logements, de magasins et d'édifices divers, si bien que l'aspect des quartiers pouvait en être bouleversé. Dans ces conditions, fixer une adresse de rendez-vous n'allait pas de soi.

Grégoire avait bien envisagé le parvis de l'église Notre-Dame-de-la-Miséricorde. L'établissement sacré était à la même place depuis des centaines d'années, il était peu probable qu'il bouge dans le futur. Mais il craignit de heurter certains qui auraient pu changer de religion et considéré comme un symbole déplaisant ce choix du lieu de rencontre.

Il avait donc besoin d'un endroit stable et qui n'ait pas de signification particulière. Il opta pour le milieu du pont Bonaparte. Cet édifice enjambait le fleuve qui partageait la commune. C'était l'un des trois passages les plus fréquentés entre la partie historique de la ville et l'extension qu'elle s'était donnée dans les deux ou trois derniers siècles.

La suite ne fut plus qu'une question d'organisation. En s'appuyant sur Internet, en enquêtant auprès des uns et des autres, Grégoire finit par repérer ses six lascars et leur proposa la rencontre qu'il projetait. Certains lambinèrent ; il mit leur hésitation sur le compte de la surprise et insista lourdement. Plein de confiance sur leur capacité à se souvenir de leurs bons moments communs, il n'envisageait pas qu'ils puissent se défilier. Les liens noués à 20 ans, il lui paraissait impossible que le temps ait pu les briser. La préparation de la réunion, qui lui avait semblé un travail pesant au début, finit par le passionner.

Après un gros mois de labeur, Grégoire avait obtenu les six accords qu'il avait sollicités et se montrait très optimiste sur la réussite de son entreprise.

Le 1^{er} juillet 2030, il était donc accoudé à la balustrade du pont Bonaparte, fixant le cours du fleuve qui s'écoulait en dessous des arches. Beau temps, ciel dégagé : il avait gagné le pari météorologique. Sur la berge droite, les carrosseries multicolores des voitures alignées dans le parking municipal scintillaient au soleil. Sur la rive gauche, quelques promeneurs, doublés par des coureurs transpirants, déambulaient dans le sentier aménagé par la mairie.

Carole l'avait bien aidé dans ses préparatifs. Au début, elle ne croyait pas beaucoup à son projet. Réunir six copains après les avoir perdus de vue aussi longtemps, c'était sympa, mais pour elle, c'était irréaliste. Devant l'obstination de Grégoire, elle changea d'avis et finit par se passionner pour ce qui devenait une affaire commune. Elle fut convaincue de l'aspect amical et chaleureux de la démarche. Ils rejouaient la chansonnette populaire dans laquelle l'artiste donnait rendez-vous à ses collègues dix ans plus tard. Ils avaient envie de découvrir les nouvelles têtes de ces gens qu'ils avaient connus à un âge où les physionomies étaient empreintes de gaieté et de fraîcheur. Dans cette entreprise, Grégoire avait aussi – et c'était sans doute le point le plus important – des interrogations existentielles qu'il n'avait toujours pas réglées.

Carole était la seule du « groupe des sept » qu'il voyait régulièrement. Grégoire déjeunait avec elle tous les premiers jeudis du mois. C'était le genre de rituel qui le rassurait. Ils parlaient de tout et de rien ; il était probable que ça leur faisait du bien. Depuis qu'elle lui avait sauvé la vie, des liens d'amitié s'étaient créés. Elle travaillait dans une banque où elle avait trouvé à se marier avec Roger, un chargé d'études. Un brave type d'ailleurs, qui lui avait fait deux enfants. Après leur union, il y avait eu la bagnole, la maison et le chien. On ne pouvait pas faire plus bourgeois.

Les autres membres de la bande des sept s'étaient dispersés géographiquement. Et s'étaient perdus de vue.

Grégoire souffrait d'un tempérament cyclothymique. En dépit de toutes les

précautions dont il s'était entouré et des efforts qu'il faisait sur lui-même pour se calmer, il se trouva, le jour venu, plongé dans l'inquiétude. Le matin, il était encore plein d'espoir. Plus l'heure avançait, plus l'appréhension le gagnait. Il fut assailli de violents doutes en arrivant au lieu de rendez-vous. En observant les flots qui glissaient paisiblement en dessous du pont, il recensait mentalement toutes les raisons qui pouvaient faire échouer son projet. Au dernier moment, certains pouvaient tomber malades ou bien avoir des choses beaucoup plus importantes à faire. Il tenta de se reconforter en se disant que les dés étaient jetés et qu'il ne pouvait plus modifier la suite des événements.

Au moment où un bateau de joyeux touristes aux couleurs bigarrées naviguait sous les arches du pont Bonaparte, il exécuta une sorte de bond en arrière : qu'est-ce qu'il lui avait pris de s'embarquer dans une aventure comme celle qu'il s'apprêtait à vivre ce jour même ? Changer de boulanger ou de n'importe quelle habitude était pour lui une circonstance bouleversante. Alors réunir six anciens collègues de fac lui sembla relever d'un moment de complet égarement.

Pourtant, les faits étaient incontournables : il s'était mis en quatre pour organiser ce rendez-vous ; donc, au plus profond de lui, il y croyait ! Pourquoi ces craintes de dernière minute ? Il ressentait une appréhension de jeune homme à son premier rencard. N'aurait-il pas dû préparer une liste de sujets de conversation ? Il était impossible qu'en trente ans les gens ne changent pas. Par conséquent, il y avait des chances que le sentiment de camaraderie qu'ils éprouvaient à l'époque se soit évanoui. Au mieux, chacun sera animé d'une vague curiosité pour le passé et la situation des autres.

À midi vingt, son entreprise lui parut complètement farfelue. Il était encore temps d'envoyer un texto et de tout annuler. Grégoire se couvrirait de ridicule ; mais la faible estime qu'il avait de lui-même lui aurait permis cette imbécillité. Tout le monde trouverait normal qu'une initiative de Grégoire échoue piteusement.

Un sursaut d'orgueil le retint : il lui fallait assumer désormais.

Il en était là quand une voix s'éleva derrière lui :

— Grégoire ?

4. « Le fil de l'eau »

Louis fut le premier arrivant. Au temps de « la bande des sept », Louis était d'une obéissance confondante. Son premier souci – où qu'il se trouvât – était de connaître les règles en vigueur dans l'endroit qu'il abordait, et son second était de les appliquer. Ce 1^{er} juillet 2030, il se présenta donc à midi trente précise au milieu du pont Bonaparte.

D'instinct, Louis et Grégoire cherchèrent sur le visage de l'autre les expressions qu'ils se remémoraient. Bien sûr, ils se découvrirent changés. Néanmoins, Grégoire eut l'impression de retrouver sur les traits de son ex-collègue le contour empâté de ses joues et son regard anxieux qu'il avait du mal à fixer. Louis ne reconnaissait pas grand-chose de Grégoire, puis il se souvint qu'il avait une physionomie sans caractère particulier. En insistant, il observa l'apparition de filaments blancs dans son épaisse chevelure. Les yeux noirs qui lui dévoraient le visage autrefois s'étaient éteints. La bouche avait adopté la forme d'un accent circonflexe amer. L'allure générale s'était alourdie ; en y regardant de près, Louis constata que son acolyte avait pris de l'estomac. Il avait toujours de la sympathie pour les mecs qui se refusaient à tout exercice abdominal.

Les deux hommes s'exclamèrent en même temps, l'un lançant le prénom de l'autre : Louis ! Grégoire !

Bien qu'il ne soit pas grand amateur des effusions masculines, Grégoire n'échappa pas au moment où ils se tapotèrent énergiquement les omoplates.

Les premières phrases sortirent difficilement. Elles furent sans intérêt :

— Alors tu es venu, Louis ! Tu n'as pas oublié !

— Bien sûr que non, Grégoire ! Comment aurais-je pu oublier ?

Pendant qu'ils échangeaient des mots émus et vides, des voitures et des passants circulaient avec indifférence dans leur dos. C'était l'heure où les employés et les étudiants partaient à la recherche de leur sandwich quotidien.

Grégoire poursuivit dans un style un peu plus mondain dont il n'avait pas

l'habitude :

— Louis, ça me fait plaisir de te revoir.

— Tu as eu une bonne idée, Grégoire. J'ai hâte de rencontrer les autres.

Louis s'exprimait sur un ton étrange, Grégoire eut la sensation qu'il était loin de la scène. Sans doute avait-il des préoccupations dont il s'était extrait avec difficulté pour venir sur le pont Bonaparte. Bien qu'il tentât d'être ému par leurs retrouvailles, Louis avait l'air absent. Doté d'antennes très sensibles, Grégoire décela d'emblée comme un voile de tristesse dans sa façon d'esquisser une marque de gaieté. Seule une femme pouvait rendre sombre un homme paisible. Louis souriait comme le fait un homme durement affligé, c'est-à-dire avec les lèvres serrées, voire crispées. Ses petits yeux brillaient ; ils n'étaient pas loin de s'emplir de larmes.

Un joyeux « coucou, les mecs ! » obligea les deux collègues à se retourner pour accueillir Carole.

Malgré son emploi du temps de mère de famille salariée, Carole trouvait toujours le moyen d'entretenir sa forme dans un club de sport. Son visage lumineux éclairait souvent sa conversation. Elle mettait en pratique cette expression qu'on attribue à Voltaire : il est poli d'être gai.

Elle donnait l'impression d'être heureuse entre son époux et ses enfants. Beaucoup enviaient la sérénité de son existence. On disait de Carole qu'elle avait de la chance, puisqu'elle ne connaissait jamais d'ennuis familiaux. Si l'on devait tracer le chemin que le couple s'était choisi, il aurait fallu imaginer une route de campagne toute droite sans le moindre cahot.

Pourtant, lors de leurs dernières rencontres mensuelles, Grégoire avait cru déceler une faille qui se dessinait dans ce tableau trop beau. Carole arrivait parfois à leur rendez-vous avec le visage terne, comme si elle n'avait pas assez dormi. Il la soupçonnait de prendre « quelque chose » pour trouver le sommeil sans en parler à son mari. Carole était issue d'un milieu ouvrier dans lequel on

ne se plaint pas, on se contente de souffrir.

Trente ans plus tôt, Carole l'avait efficacement chapitré sur son lit d'hôpital, Grégoire, en dépit de son tempérament sombre, lui en était « officiellement » reconnaissant, même s'il pensait qu'elle aurait pu le laisser mourir sans que le monde ne soit empêché de tourner. Elle était dotée d'une certaine classe naturelle qui le fascinait. Parfois, il se demandait s'il était amoureux de Carole, mais il rejetait aussitôt l'idée. Ses expériences sentimentales décevantes ne l'incitaient pas à tenter une nouvelle aventure, et de toute façon, Carole ne semblait pas partager son attirance.

Pour l'heure, elle se montrait joyeuse et avenante :

— Je suis ravie de te revoir, Louis, tu n'as pas tellement changé !

Grégoire n'en était pas aussi sûr qu'elle, mais il s'inclina devant la courtoisie de Carole en vertu d'un principe incontournable : elle savait toujours ce qu'il fallait dire dans toutes les situations. Elle trouvait avec dextérité les mots appropriés, quelles que soient les circonstances. Sa remarque était sans intérêt, elle ne l'ignorait pas, mais elle l'avait émise quand même, car, dans son éducation, c'était comme ça qu'on fabriquait du lien social. C'était une compétence que Grégoire appréciait, lui que les codes de la conversation mondaine rebutaient souvent.

— Et toi, tu es toujours la plus belle !

Louis lui renvoya la balle en utilisant le même genre d'artifice.

Grégoire, en tant que puissance invitante, sentit qu'il devait assumer la direction des opérations. Il proposa de cheminer vers le restaurant qu'il avait réservé, en déclarant qu'il avait prévenu les retardataires de les rejoindre à table. Le trio se mit en route. Carole prit amicalement Louis par le bras. Tout en marchant à ses côtés, elle continuait les mondanités :

— Alors, Louis, raconte ! Qu'est-ce que tu deviens ?

— Eh ben, ça va... ça va pas trop mal.

À la manière dont Carole regarda Louis, Grégoire pensa qu'elle avait déjà compris que ça n'allait pas si bien que ça. Par une sorte d'intuition qu'on peut qualifier de féminine, elle se dispensa de parler à Louis de sa femme, bien

qu'elle eût été témoin de leur mariage. Pressentir les sujets difficiles ou blessants pour ses interlocuteurs, c'était aussi une des qualités de Carole.

Louis ne résista pas très longtemps à la pression qu'il sentait sur ses omoplates :

— Pour tout vous dire, Élise et moi, nous nous sommes séparés, finit-il par avouer.

— Désolé, Louis !

Grégoire n'était pas capable de réponse plus intelligente à ce genre de déclaration. Louis, en homme bien élevé et courtois, ne voulait mettre personne mal à l'aise :

— Il n'y a pas de quoi être désolé, Grégoire. C'est une histoire d'une banalité écœurante, comme il en arrive souvent...

Il avait raison. Grégoire avait vécu la même fin une dizaine d'années plus tôt, lorsque Lorraine, sa relation de l'époque, s'était trouvée beaucoup, beaucoup de points communs avec un éleveur de chevaux. Heureusement (mais parfois, il se demandait si c'était un événement heureux), cinq mois auparavant, il avait fait la connaissance de Julie. Grégoire eut la tentation de raconter ses lamentables déboires conjugaux pour que Louis ne se sente pas seul et pour qu'il n'hésite pas à se relancer « sur le marché ». Une intuition le retint : la douleur de son compagnon lui parut beaucoup trop fraîche.

Chemin faisant, Carole observait l'avancée d'un nouveau bateau de touristes sur les flots. Comme toujours, elle trouva une réplique de qualité à la situation de Louis.

— C'est dur, Louis. Ne reste pas seul ! Nous sommes là, maintenant !

Elle aurait pu chercher à approfondir les causes du conflit de son ménage : qui a rompu ? Comment ? Qui a « fauté » ? Carole se souvint d'Élise, la jeune fille dynamique qu'elle avait connue quelques années plus tôt, mais elle se dispensa d'évoquer les bons moments qu'elle avait passés avec elle. Avec tact, elle évita de se mêler des affaires du couple, d'autant plus qu'elle n'avait aucun élément lui permettant de prononcer la moindre affirmation intelligente. Elle n'émit pas non plus de fausses consolations du genre : « Tu sais, moi, avec Roger, il y a des hauts et des bas. »

Elle se contenta de serrer un peu plus le bras auquel elle s'accrochait.

Grégoire avait réservé une table au « Fil de l'eau ». Comme son nom l'indique, l'établissement se situait sur les rives du fleuve. Le trio descendit un escalier de pierre et s'engagea sur le sentier. Grégoire prit le relais de Carole :

— Tu es toujours dans l'automobile, Louis ?

Oui, il vendait des voitures. La petite nouveauté, c'était qu'avec l'aide de son père, il avait acheté une concession indépendante. Il était patron et gérant deux salariés. Il en profita pour tendre une carte de visite à chacun d'eux :

— Tenez, si vous avez des problèmes de bagnoles, appelez-moi. On vend, mais on répare aussi.

Ils parvinrent devant la terrasse du restaurant. Elle était immense et ouvrait directement sur le chemin qui longeait le cours du fleuve. Des promeneurs, des vélos, des trottinettes circulaient librement sur ce sentier. La directrice du « Fil de l'eau », c'était Audrey, prénom moderne pour un personnage légèrement suranné, issu en droite ligne d'une époque révolue. Elle avait été élevée dans un café du centre-ville tenu par son père et sa mère. Elle en avait hérité une manière d'accueillir ses fidèles avec un engouement surjoué, trop commercial.

Elle connaissait bien Grégoire, surtout depuis qu'il lui amenait souvent des clients. Sa silhouette rassurait les convives. Elle honorait activement sa propre cuisine, ce qui lui conférait quelques rondeurs accentuées par sa petite taille. Les habitués du lieu lui trouvaient une tête de dame patronnesse : indéfrisable travaillée, lèvres excessivement rougies. Jupe plissée et gilet gris.

Grégoire estima habile de se répandre en commentaires élogieux à propos de son ragoût qu'il avait dégusté deux semaines auparavant. Elle se calma, ravie que quelqu'un se souvienne de l'exploit de son chef, Séraphin, qui s'était surpassé ce jour-là. Les trois amis retrouvés furent installés à la meilleure table, ombragée, sans courant d'air, avec une vue tranquille sur les flots et les peupliers qui frissonnaient le long du fleuve. Il se produisit un petit brouhaha, les chaises crissèrent sur le carrelage, puis chacun put enfin se détendre à sa place.

Louis commença à détailler précisément l'activité qui lui permettait de financer sa vie. Il le faisait avec un certain désabusement : il semblait probable

qu'il ne s'amusait pas beaucoup dans son magasin. Il donnait l'impression de vendre des automobiles comme un charcutier débite des tranches de jambon.

Il fut sauvé par l'arrivée de Stéphanie que Carole vit la première. Les inévitables cris d'émerveillement réciproque fusèrent :

— Stéphanie !

— Carole !

Autrefois, les deux nanas étaient particulièrement liées entre elles. Leurs babillements démarrèrent au quart de tour, comme si elles reprenaient leur conversation interrompue trente ans auparavant. Les deux filles ne se dispensèrent pas du rituel de la présentation professionnelle. Chacun apprit que Stéphanie travaillait dans une célèbre agence de communication, dans un poste au nom franglais que personne ne comprit. Elle fit aussi savoir aux autres qu'elle était l'une des fondatrices de sa société, ce qui, en général, lui valait des marques supplémentaires de respect.

Les apéritifs servis, les regards s'illuminèrent et les langues se délièrent. C'est alors que Louis se pencha vers Grégoire :

— « Il » va venir ?

— Oui, Louis, je l'ai invité.

5. Louis

Au début du mois de juillet, la rupture de Louis avec Élise datait de moins d'une semaine. Le couple avait suivi la trajectoire de beaucoup d'autres. Après quelques années amoureuses, sereines, et la naissance de deux enfants, il s'était enfoncé dans la routine, puis dans une médiocrité quotidienne affligeante. Le mari s'était satisfait de cette situation, mais Élise ne l'avait pas acceptée : elle s'était révoltée.

Louis, englué dans ses habitudes quotidiennes, fut stupéfié par la violente rébellion de sa femme. Il se pensait exempt de tout reproche : il estimait avoir tout fait pour être bon salarié, bon époux, bon père, bon consommateur, bon épargnant... Il vivait la fin de son couple avec d'autant plus d'amertume.

Élise avait reconnu ses qualités, mais elle avait balayé son bilan en lui lançant méchamment qu'une famille, ce n'était pas une PME à faire fonctionner. Elle était excédée par la banalité de leur vie et avait atteint un point où elle ne se sentait plus capable de continuer.

Grégoire trouva que son ex-collègue paraissait particulièrement blessé par la violence de la scène de rupture qu'il avait vécue. Louis fut, en effet, effaré par la vigueur avec laquelle Élise avait jeté à bas ce qu'il avait tenté de construire. Louis dit à Grégoire et Carole qu'il avait l'impression d'avoir joué dans une mauvaise comédie et, en plus, il avait la conviction qu'ils avaient été tous les deux des comédiens lamentables.

Les jours qui suivirent l'explication fatale furent les plus difficiles à vivre pour lui qui n'aimait rien tant que sa tranquillité d'esprit.

Grégoire et Carole sentirent qu'il avait besoin de parler du naufrage de son couple et l'encouragèrent à se livrer. Louis ne résista pas à leur pression amicale. Il revisita devant eux la scène de rupture dont le souvenir l'obsédait.

Le vendredi de la semaine précédente, il était rentré à la maison vers 19 heures, après une journée de travail. Élise l'attendait avec fébrilité. Elle le cueillit à la volée par une phrase qui annonçait la suite.

— Louis, il faut qu'on parle !

Ils s'étaient mariés quelques années après la fac. À l'époque, Élise était une petite brune aux cheveux longs qu'elle libérait rarement. Elle préférait les tirer en arrière dans une queue-de-cheval qui s'agitait furieusement dès qu'elle se mettait en mouvement. Sa coiffure dévoilait ainsi un visage lisse et volontaire. Elle était d'un tempérament disons agité, ce qui veut dire qu'elle se mettait facilement sur les nerfs. Louis le savait, mais il avait fait l'hypothèse qu'elle se calmerait avec l'âge.

Ce vendredi, Élise avait pris sa décision, il le sentit au ton qu'elle avait employé dès sa première phrase. Il sortait d'une journée de boulot difficile, mais il jugea élégant de ne pas en tirer parti pour éviter la discussion. Il prit donc place sur le fauteuil du salon en face de sa femme. Apparemment, il n'était plus question de se coller l'un à l'autre langoureusement pour choisir le film qui les unirait chaleureusement jusqu'à l'heure du coucher.

Le premier assaut fusa sans précaution oratoire :

— Louis, je pars !

Il avait beau s'attendre à quelque chose de ce genre, la brutalité de la déclaration le laissa bouche bée. Après deux secondes de stupéfaction, il fut certain qu'il ne s'agissait pas d'un voyage chez sa mère dans son coin de campagne. Elle annonçait leur rupture.

— Élise ! Tu me quittes ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il avait hésité avec « qu'est-ce que j'ai fait ? ». Au dernier moment, il se dit qu'il ne devait pas se sentir coupable. Au boulot, il avait suivi des cours de communication où l'on apprend que celui qui se met sur la défensive perd d'emblée le contrôle de la situation.

Élise avait préparé soigneusement son affaire, jusqu'à s'habiller de manière anonyme – jean et pull gris – pour ne rien rappeler de ses épisodes sexy. Néanmoins, elle hésitait encore à aller plus loin : ce qu'elle avait à dire était tout de même très pénible pour elle. Elle aurait préféré que, dans ce genre de

situation, l'homme comprenne tout seul, sans qu'elle soit obligée de parler. Son silence contraignit Louis à avancer imprudemment. Il fit une première concession :

— Mais enfin, qu'est-ce que j'ai fait ?

C'est la question qu'elle attendait. Réponse classique :

— Qu'est-ce que tu as fait ? Comment ? Tu ne sens pas que ça ne va plus entre nous ?

— Élise, Élise... C'est une plaisanterie. Qu'est-ce que tu me reproches ?

La queue-de-cheval d'Élise se déchaîna de nouveau, ses bras décrivirent des cercles dans les airs ; cette agitation précéda l'attaque frontale :

— Mais je ne te reproche rien, mon pauvre Louis !

À ce moment, il comprit qu'ils venaient de pénétrer dans le dur et que ça allait faire mal. L'adjectif « pauvre », il le trouva souverainement méprisant et il eut bien raison, car elle l'avait choisi pour renforcer son assaut et être sûre de ne pas revenir en arrière. Ils arrivèrent au moment du vrai déballage :

— Je ne te reproche rien, Louis. Depuis dix ans que nous sommes ensemble, tu te montres attentionné, prévenant, fidèle. Tu partages les tâches du ménage sans moufter. Tu supportes mes sorties entre copines, les dimanches chez ma mère... et le pire dans tout ça, c'est que mes parents t'adorent !

Louis surnageait encore, mais ça devenait très difficile. Il était loin de prévoir qu'elle allait se servir de ses bonnes relations avec Mathilde, sa mère, comme d'une arme de rupture.

— Alors, Élise ?

— Alors, mon pauvre Louis, tu es d'un ennui incroyable ! Pour toi, on a l'impression que tout est égal. Tout est lisse, tu comprends tout. Tu es toujours d'accord avec tout le monde, même quand je t'ai dit que je ne voulais pas d'enfant tout de suite. Je m'ennuie, Louis ! Je m'ennuie !

« Ennui », il sentit confusément qu'elle venait d'employer un mot considéré comme très grave dans une bouche féminine. Il devait faire front : le moment n'était pas à la reculade. Surtout pas. Il tenta une réplique d'inspiration très

masculine. C'est-à-dire très faible :

— Mais enfin, Élise, on peut discuter raisonnablement...

— J'en ai marre d'être raisonnable, Louis. Je veux du mouvement... Du mouvement, tu m'entends !

Louis eut, à ce moment, l'impression qu'Élise venait d'entrer dans un univers parallèle qui ne le concernait plus. Il commençait à comprendre que son monde se fracturait, mais les raisons d'Élise lui semblaient complètement irrationnelles. Et Louis avait horreur de tout ce qui n'était pas rationnel.

Le pire était à venir. Après la violence du propos, Élise tenta une phase d'adoucissement dérisoire qui s'avéra en fait d'une grande cruauté :

— Écoute, Louis, nous avons connu dix années merveilleuses, je ne l'oublierai pas et...

Il lança un geste d'agacement devant ce pauvre lot de consolation qu'elle lui tendait. Il ne résista pas à l'envie lancinante de proférer une phrase d'une banalité consternante :

— Louise, il y a quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? Tu peux me le dire.

Elle avait beau avoir tout anticipé, cette phrase la prit à la gorge. Elle réussit à faire venir des larmes dans ses yeux, mais elles ne coulaient pas encore. En réalité, quelqu'un d'autre ? Elle ne savait pas... Mais lui, il savait. Plus exactement, il prit conscience d'une réalité qu'il n'avait pas voulu voir.

Il y avait ce Cyril qu'elle avait rencontré dans un vernissage. C'était un artiste ; avec lui, c'était garanti : pas d'ennui, elle irait de surprise en surprise. Pourtant, Élise ne parla pas de Cyril. Il est probable qu'elle n'était sûre de rien. De toute façon, elle avait l'air de penser qu'elle avait dit l'essentiel et ne voulait pas tomber dans le délit de barbarie en avouant qu'il y avait « un autre ». Tout ça était tellement prévisible ! Sans doute craignait-elle, en prononçant le nom de Cyril, d'entendre : « Mais enfin, Louise, qu'est-ce qu'il a de plus que moi ? » Question à laquelle elle n'aurait aucune réponse sensée.

Elle tenta de ramener le calme après l'énervement.

— Louis, pour le moment, je veux prendre du recul pour faire le point.

Il saisit parfaitement ce que signifiait le mot « recul » et elle comprit qu'il avait compris. Ce refus de prononcer le vrai mot : rupture ou divorce, l'irritait profondément. Il se sentait pris pour un gamin à qui il convenait de parler doucement. Il n'avait jamais vécu de conflits de ce type ni avec Élise ni avec d'autres avant elle. Il savait que de tels moments existaient, mais il était d'autant plus contrarié qu'il avait l'impression d'avoir tout fait pour les éviter.

Au point où en était arrivée la conversation, Louis jugea que s'effondrer en sanglots aurait été indigne, et que s'énervier aurait semblé ridicule. Ce qu'il ressentit à ce moment, ce fut un vaste sentiment d'injustice. Pour lui, Élise n'avait rien compris au couple qu'il avait tenté de bâtir.

De son côté, elle avait en réserve une phrase qu'elle n'avait pas encore placée :

— Je suis désolée, Louis ! Je ne veux pas te faire de mal. Tu es un homme extra, mais nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

Elle hésita, mais elle n'alla pas jusqu'au bout de sa banalité. Elle se dispensa de dire qu'il retrouverait facilement quelqu'un d'autre. Il fallait conclure le plus honorablement possible ce moment pénible.

— Non, tu n'es pas désolée, Élise, tu es soulagée. Et je m'attends au pire : tu ne m'as pas encore dit que nous pourrions rester bons amis.

— C'est un peu vache ce que tu dis, Louis !

Elle avait raison. Il se battit contre lui-même pour rester calme, mais il ne put retenir cette dernière pique.

— C'est moi qui suis vache ? C'est moi qui fous en l'air tout ce que nous avons construit ? Tu sais que ce que tu fais s'appelle une trahison ! Oui, parfaitement Élise, une trahison ! Je n'aurais jamais cru ça de toi.

Le dernier rempart qui contenait Louis dans une zone de courtoise discussion était en train de céder.

Elle eut un instant peur qu'il devienne violent. En effet, il était sur le point d'exploser, mais il se reprit à temps :

— On peut savoir ce que tu comptes faire ?

Cette fois-ci, les larmes coulèrent sur les joues d'Élise. Son désarroi l'emporta sur sa détermination. Elle avait prévu le mouchoir en papier qu'elle porta à son visage.

— Je partirai demain chez ma copine Patricia. Pour ce soir, je dormirai sur le canapé.

— Non, Élise, c'est à moi de dormir sur le canapé.

C'était du Louis pur jus : il ne put éviter d'être élégant. Même à la fin de son histoire, il avait envie de montrer qu'il ne tomberait pas dans la médiocrité du mari bafoué.

Ils réussirent à ne pas parler de Léon et Marie, les enfants. Ils les avaient eus sur le tard, après avoir bien profité de leurs vies de célibataires. Louis se contraint pour ne pas dire d'un air outragé : « Et les enfants, tu y as pensé aux enfants ? » Il devina que non seulement elle y avait pensé, mais qu'en plus elle les avait informés. Élise savait être une mère irréprochable.

6. Stéphanie

Le mail d'invitation de Grégoire avait embarrassé Stéphanie. Participer à une réunion d'anciens combattants fatigués par la vie ne l'excitait pas du tout. En plus, elle avait du mal à se détacher de ses occupations professionnelles qu'elle jugeait toujours plus pressantes que le reste.

Cinq ans plus tôt, Stéphanie avait fondé l'agence Zuk avec sa copine Ana. « Zuk », ça veut dire « vous » en basque ; Ana y tenait en raison de ses origines. Chemin faisant, leur entreprise avait recruté une dizaine de collaborateurs. En 2030, elle connaissait une belle notoriété qui s'étendait au-delà du département.

La vie trépidante de Stéphanie la comblait. Elle allait d'expos en manifs, de réunions en confs de presse... « Je n'ai pas le temps », c'était sans doute l'expression qui lui revenait le plus en bouche. Pourtant, elle avait encore suffisamment de lucidité pour se rendre compte que son hyperactivité cachait sa peur de la solitude. À quarante-neuf ans, elle ne voyait sa mère et sa sœur qu'une fois ou deux par trimestre. Elle avait découragé tous ses amants, passagers ou non.

Son psychiatre lui disait qu'elle faisait partie de ces gens qui surchargeaient leurs agendas pour avoir l'impression d'être indispensables au monde. Afin de se prouver que le médecin pouvait avoir tort, elle avait accepté la réunion organisée par Grégoire, même si elle pensait qu'elle était sans aucun intérêt. De vieux quinquagénaires, autrefois copains de fac, allaient se taper sur le ventre en se racontant des histoires du passé.

Le 1^{er} juillet 2030, vers onze heures quarante, elle était donc en route vers le pont Bonaparte.

Elle tentait de rassembler ses souvenirs. Trente ans plus tôt, le groupe auquel elle appartenait avait vécu une folle vie d'étudiants. Elle avait largement profité de ses bons et mauvais côtés. Mais la roue avait tourné, les données et les règles du jeu avaient changé. Elle espérait que les autres avaient compris que, dans l'existence active, il n'était plus possible de faire n'importe quoi. Le concept de

« bande », c'était fini ; désormais, c'était chacun pour soi. Et les meilleurs atteignaient le pinacle de leur profession. C'est comme ça que ça marchait.

En se rendant au lieu de la réunion, elle pariait mentalement qu'après les mondanités d'usage, ses anciens compagnons confronteraient leurs situations pour juger de la réussite de chacun. « Se comparer ! » C'était fascinant : dans n'importe quel cénacle, c'était ainsi que commençait la valse des egos. On jouait à celui ou à celle qui avait le plus gros portefeuille. Ce genre d'enfantillage l'exaspérait au plus haut point, même si elle se trouvait en haut de la pyramide des revenus.

Stéphanie se rappelait qu'à vingt ans, ils voulaient tous être au sommet de l'affiche sociale : journalistes, chercheurs, députés... À cet âge-là, ça pouvait se comprendre, mais à cinquante ans !... Le souvenir de Grégoire lui revint à l'esprit : il était le seul à se foutre complètement du futur. Il en avait même fait une tentative de suicide, l'idiot ! Les autres étaient déjà convaincus de l'importance de leur avenir.

Était-il si urgent d'assister à la manifestation de leur autosatisfaction ?

À midi vingt-cinq, elle se demandait encore ce qui lui avait pris d'accepter le rendez-vous.

Dans sa tête, elle continuait à anticiper le déroulé de la réunion. Après l'échange des cartes de visite, ils évoqueraient ce qu'ils appelleraient « le bon temps » avec quelques trémolos dans la voix et des regards attristés. Le temps était passé par là et avait effacé les affinités qui s'étaient formées. À l'époque, Stéphanie était très liée à Carole. Leur occupation essentielle était de se raconter leurs amours, leurs désamours, leurs coups de foudre, leurs ruptures, etc. Stéphanie se souvint de leurs crises de fou rire, mais elle craignait que, depuis, Carole ait pris le chemin de la normalisation : mari, enfants, maison, jardin, vacances à la mer, réveillons chez les parents, etc. Avait-elle au moins sauvegardé son sens de l'humour dans ce naufrage sociétal ?

Dans le tour de table qui aurait lieu, Stéphanie se dit qu'elle se montrerait modeste et plutôt lacunaire. Cinq ans plus tôt, elle s'était trouvée embringuée dans les histoires tordues de son ex, Bernard. Il n'avait pas fait les choses à moitié : blanchiment d'argent, extorsion de fonds, cavalerie... Des parlementaires étaient dans le coup et la police avait fini par s'en mêler. Et elle, comme une imbécile, elle ne s'était pas posée de questions, elle avait gobé tous

ses racontars et accepté la vie brillante qu'il lui offrait avec le fric des autres. Elle s'était tirée de justesse de ce borbier en se jurant désormais de ne plus mettre les pieds n'importe où. Le résultat, c'était qu'elle avait encore des dettes à éponger dont elle n'était pas très fière. Elle craignait qu'à la table des anciens, cet épisode ne fasse pas très bon genre. Mais bon... les autres n'auraient peut-être pas mieux à présenter.

Pour animer l'ambiance, elle comptait sur Grégoire. À l'époque, elle le jugeait discret, mais intelligent. Elle se souvint de la discussion qu'ils avaient tenue, un soir de beuverie. Grégoire s'étonnait que la civilisation dans laquelle ils vivaient exige de l'excellence à tout prix : il disait que non seulement, chacun devait être beau, mais aussi sentir bon, être bien habillé, avoir une magnifique bagnole... Pourquoi les gens simples ou médiocres n'auraient-ils pas leur place ? Oui, pourquoi ? Stéphanie pensa que la discussion pouvait être toujours d'actualité. En 2030, il fallait être milliardaire ou handicapé social pour être respecté... et encore !

À midi trente-deux, ça devenait incontestable, Stéphanie serait en retard.

Finalement, se dit-elle, cette réunion pourrait ne pas être aussi ennuyeuse que prévu. Grégoire était le seul à n'afficher aucune ambition. S'il avait poursuivi sa vie dans le registre de la médiocrité, il présenterait un bilan plus que modeste. Ce serait un pied dans le plat de la prétention des autres, ça pourrait être amusant. Elle aimait bien les gens un peu « décalés ».

Pour mettre un peu d'animation, elle se dit qu'il y aurait peut-être pire : par les journaux, elle avait appris que Juan était sur le point de sortir de taule. Les souvenirs revinrent encore. Le destin de Juan était prévisible : autrefois, il se prévalait de toutes sortes de mauvais coups en se tordant de rire. Entre ses mains apparaissait, sous les yeux éberlués de la bande, de l'argent ou de la drogue dont personne n'avait la curiosité de connaître l'origine. À l'époque, Juan était le roi des soirées estudiantines ; il était devenu un souverain déchu.

Grégoire avait-il « convoqué » Juan au dîner des anciens ? Il faudrait qu'il soit sorti de son cachot et qu'il ait envie de se montrer. Si c'était le cas, l'ambiance risquait d'être un peu rock'n'roll. Stéphanie jugea que c'était encore une bonne raison pour aller à ce rendez-vous : il se passerait peut-être quelque chose d'intéressant.

Elle avait emporté un appareil photo. Dans son job, c'était indispensable

d'avoir l'air professionnel, ce qui l'avait plus ou moins obligée à acheter le dernier cri en matière de technologie. Ana estimait qu'elle avait un grand talent d'artiste. Stéphanie imaginait parfois qu'elle pourrait se reconverter dans un studio de prise de vues lorsqu'elle serait lassée de son agitation quotidienne. Dans ses instants de liberté, elle aimait se construire un petit monde photographique, fait de scènes de la vie courante picorées dans la rue.

En attendant, elle proposerait de figer un souvenir numérique de la tablée. Si l'ambiance devenait trop lourde, ça ferait toujours passer un moment. Le pire, pour elle, ce serait que l'un des zigotos ait conservé des images de leurs sorties d'étudiants. Il serait obligatoire de s'exclamer et de rire en reconnaissant les uns et les autres dans des postures extravagantes. Pourquoi n'en avait-elle gardé aucune ?

Et se plaindre ? Pour participer à la conversation, elle aurait sûrement à gémir sur son sort. Selon son expérience, Stéphanie savait que les gens qui n'avaient pas de motifs pour s'apitoyer sur eux-mêmes, étaient rarement jugés intéressants. Donc, elle devrait se lamenter à propos de tout : du gouvernement bien sûr, des impôts, du temps qu'il fait, des jeunes qui ne sont plus aussi polis que nous, de la circulation automobile, des tomates qui n'ont plus le goût de tomates... Et puis quand on aurait fini, il faudrait encore et toujours se comparer... Comparer santés, toubibs, traitements... Comparer gamins, leurs études, l'avenir qu'ils n'auront pas...

En cas de panne sèche dans la conversation, elle pensa avec jubilation qu'ils pourraient confronter leurs opinions politiques. Ce genre de discussion risquait d'être un peu croquignoles. Mais c'était un plaisir dont Stéphanie raffolait. Elle se demanda même si elle ne s'offrirait pas le luxe de lancer ce débat.

Personne n'attendait sur le pont, elle en conclut qu'ils devaient être partis au restau. Quel restau déjà ? Euh... ah oui !... Le « Fil de l'eau ».

En y réfléchissant, elle estima qu'aucun des membres de la bande ne prendrait le risque d'être complètement sincère en racontant sa vie. Une existence, ce n'est qu'un enchaînement de circonstances plus ou moins voulues ou subies. Après coup, il est très facile de reconstituer un semblant de cohérence et de zapper sur les épisodes peu glorieux. C'était sûrement grâce à une belle série d'hypocrisies que les « amis » de fac se présenteraient aux anciens collègues. Les gens veulent toujours faire bonne figure ; il faut être mentalement très fort pour pratiquer

l'autodérision.

Stéphanie aurait bien aimé revoir Grégoire, en tête-à-tête, un autre jour. Dans le groupe, il était atypique donc intéressant, en dépit ou à cause de sa discrétion. Et puis elle avait conscience que, pour tous les avoir réunis trente ans après, il fallait une certaine naïveté.

En attendant, elle avait coché trois heures de liberté à la date du 1^{er} juillet, même Ana ne savait pas pourquoi. Sa collègue n'aurait pas apprécié son absence ; elle adulait, elle aussi, la religion de l'hyperactivité. Quand Stéphanie lui avait annoncé son intention, Ana avait regimbé : elle lui avait dit qu'on ne vit pas de souvenirs. Pour Ana, se retourner sur son passé était un vrai péché, seul le fait de se projeter dans l'avenir était une option acceptable.

« Sans doute », avait répondu Stéphanie, mais quand le présent manque de goût, pourquoi ne pas se repaître des vieux plats qu'on a aimés.

7.

L'arrivée des convives

Grégoire s'était installé aux côtés de Louis et Carole en attendant les retardataires. Après quelques minutes, deux silhouettes qu'il eut du mal à reconnaître se présentèrent :

— On s'est rencontrés sur le pont !

Georgia et Adrien avaient marché, bras dessus bras dessous, en riant de leurs plaisanteries. Ils avaient fait patienter les autres, juste ce qu'il fallait pour donner de l'importance à leur venue. Les exclamations et les embrassades de bienvenue s'enchaînèrent. « Quel plaisir de se revoir ! », « Trente ans, tu te rends compte », « Tu n'as pas changé ! », « Toi non plus », etc.

Ensuite, chacun trouva sa place et le calme revint. Georgia s'excusa de son retard, elle était chirurgienne à l'hôpital. Les médecins ont toujours la même excuse indestructible : un patient dont elle devait s'occuper en urgence. Adrien, lui, ne jugea pas utile de parler de son manque de ponctualité. Devant son maintien un peu raide, Grégoire eut l'impression qu'il était venu à reculons. Était-ce Georgia qui l'avait convaincu ? Adrien était conseiller départemental, il appartenait à un mouvement politique de droite dont les convictions soulevaient de nombreuses polémiques. En l'observant, Grégoire pensa qu'il serait judicieux d'éviter les sujets sociétaux. Enfin... pour commencer.

Le costard du conseiller était de la meilleure qualité. Sa barbichette était taillée au millimètre près et son visage était lisse comme une pomme. Aucune rougeur, aucun bouton, aucune verrue. Il avait l'air de s'être sorti indemne de tous les accidents cutanés qui pourrissent la vie de tant de quinquagénaires. En regardant Adrien, on avait l'impression que les personnes importantes ne connaissent jamais de problèmes de peau ni d'autres parties de leur anatomie d'ailleurs.

Georgia, c'était la plus belle de toutes à vingt ans. Celui qui n'était pas secrètement amoureux de Georgia était aveugle ou promis à un superbe avenir monastique. Alors, bien sûr, le temps avait accompli son œuvre. Elle n'était plus dotée de la même allure, mais elle avait toujours ce fantastique regard vert qui s'était enrichi de quelques rides, bien placées au coin des yeux. Au cours de ses magnifiques études de médecine, elle avait écarté de nombreux prétendants. En

début de carrière, elle avait épousé un chirurgien orthopédique dont le portrait infestait les sites Internet spécialisés. Il possédait aujourd'hui sa propre clinique.

Georgia se montra enjouée :

— Tu as eu une fantastique idée, Grégoire ! J'ai souvent eu envie de vous revoir tous ensemble ! Mais le temps me manquait pour organiser quelque chose !

Grégoire nota – et ce n'était pas la première fois – que les gens d'un niveau social médiocre « ont toujours du temps », contrairement aux riches qui se disent systématiquement débordés.

Adrien se contenta d'une affirmation sobre :

— Moi aussi, j'ai souvent pensé à vous ! Merci, Grégoire !

Les autres approuvèrent les compliments qui convergeaient vers l'organisateur de la rencontre. Grégoire déclara en souriant qu'il était vraiment quelqu'un de très bien.

Stéphanie ne manqua pas d'appuyer le jugement général :

— À la fac, on n'aurait jamais cru que ce serait toi qui prendrais l'initiative de nous réunir.

Elle avait raison : à l'époque, Grégoire ne raffolait pas du concept de « bande ». Il était le mec gentil qui rendait service parfois, et qui se contentait de suivre le mouvement. Le leadership était plutôt réservé à Juan.

— Je me suis laissé aller à ma curiosité naturelle, déclara-t-il. Vous ne vous en souvenez peut-être pas, mais nous nous étions promis de nous revoir. Moi, je me le suis rappelé et j'ai eu envie de savoir ce que vous étiez devenus.

C'est à ce moment précis qu'une nouvelle silhouette apparut dans le contre-jour, projetant une ombre sur la table blanche. Carole réagit la première :

— Juan !

Grégoire fut le seul à ne pas marquer de surprise. Lors de sa visite en prison, il avait spontanément invité Juan à la réunion des anciens, en faisant l'hypothèse implicite qu'il n'avait pas pu oublier leur enfance, puis leur adolescence commune. De plus, il avait promis à la mère de Juan d'avoir un œil sur lui. Il

n'était donc pas question de l'écarter de la table.

À la fac, leur connivence enfantine s'était en effet prolongée. Ils avaient des caractères opposés, mais très complémentaires. Grégoire était devenu plutôt solitaire, mais Juan l'entraînait dans toutes les extravagances alcooliques ou libidineuses qu'il jugeait dignes de leur existence d'étudiants déjantés. Juan finissait souvent les soirées en cellule de dégrisement dont Grégoire allait le tirer au petit matin, en priant les forces de l'ordre d'excuser les excès de ce jeune turbulent. Parfois, lorsque Juan était à jeun, ils parlaient de la vie. Ils convenaient que c'était un cadeau empoisonné, Grégoire, parce qu'il ne savait pas qu'en faire ; Juan, parce qu'il rêvait d'un avenir où son plaisir devait être la seule règle et la vertu suprême.

Grégoire se doutait qu'en le conviant à leurs agapes, il allait jeter plus qu'un froid, un véritable iceberg dans la conversation. Il pensait qu'il avait un très bon motif pour l'avoir prié à déjeuner : Juan avait payé sa dette à la société, il n'y avait donc aucune raison de le traiter comme un paria. Il espérait que chacun se montre accueillant.

Dans le cercle des convives, une place restait libre.

Carole avait le chic pour dénouer les situations tendues. Elle prit encore l'initiative :

— Juan, nous sommes heureux de te voir. Assieds-toi, nous venons à peine de finir l'apéro !

Dire que l'ex-taulard était parfaitement à l'aise n'aurait pas été conforme à la réalité, mais il s'installa sans mot dire sur le siège vide. Il était habillé modestement d'une veste moutarde à la mode dans les années soixante-dix sur un polo gris et informe. Chacun pensa qu'il était entré et sorti de prison dans le même accoutrement et qu'il n'avait pas les moyens de se vêtir autrement pour l'instant. Les convives firent comme si de rien n'était, sauf Adrien, qu'on voyait mal à l'aise.

Grégoire sentit qu'il était de son rôle de dire quelque chose d'intelligent pour éviter les sous-entendus, les faux-semblants ou les niaiseries :

— Écoutez ! Juan vient de sortir de cellule, il a purgé cinq ans pour avoir été le complice de gangsters dans une affaire de vol de bijouterie. Je suis convaincu qu'il a envie de tourner la page. À nous de savoir si nous voulons l'y aider. Moi,

je rappelle encore une fois qu'en nous séparant, nous nous étions promis un soutien collectif en cas de coup dur.

C'est Stéphanie qui réagit la première :

— Grégoire a raison. Tu es le bienvenu, Juan. De mon côté, si j'ai vent d'un boulot qui pourrait te convenir, je te tiendrai au courant... Donne-moi un coup de fil de temps en temps, dit-elle en lui tendant sa carte.

Juan la remercia. Il semblait agité de l'intérieur. Le cheveu noir et ébouriffé, il n'était pas rasé depuis plusieurs jours. Ses yeux luisaient à un point anormal. Grégoire s'en inquiétait, mais il n'était pas le seul. En observant Georgia, il comprit qu'en médecin expérimenté, elle avait déjà posé le diagnostic exact : Juan n'en avait pas fini avec les substances illicites.

Adrien se donnait du mal pour s'abstraire de la scène. Mentalement, il priait pour qu'aucun journaliste curieux ne l'aperçoive dans cette situation. Qu'un politicien qui défend l'ordre et les bonnes mœurs siège à côté d'un ex-taulard probablement un peu drogué, voilà qui l'exaspérait. Le teint de son visage hésitait entre le blême du mal-être et le rouge de la colère, mais il n'osa pas se lever et partir. Il préféra plonger le nez dans sa vodka orange, ce qui eut l'air d'amuser Georgia.

Audrey sauva la tablée d'un moment de gêne. Elle apportait déjà les entrées. Grégoire avait opté pour un menu unique afin de ne pas compliquer la gestion du repas. La patronne avait demandé à son chef Séraphin de se surpasser. L'artiste culinaire adorait ce genre de défis : pour ouvrir les agapes, il gratifia les convives d'une assiette magnifique qui souleva l'enthousiasme. Audrey fut fière d'annoncer gambas et jambon de Bayonne, crémeux d'asperges blanches et bisque au cédrat, noisettes torréfiées.

Carole reprit l'initiative :

— Bon Grégoire ! C'est toi qui nous as réunis, c'est à toi de commencer ! Raconte-nous qui tu es, ce que tu as fait, ce que tu es devenu.

Pour tout dire, Grégoire avait un peu travaillé cette entrée en matière avec Carole. Celle-ci avait ouvert le feu, il lui revenait de prendre la suite. Il fit un retour rapide sur ses origines, puis confirma l'inappétence qu'il avait manifestée pour les études supérieures à long terme.

— Je suis sorti de fac avec une modeste licence en histoire. Autant dire que je ne savais pas faire grand-chose. J’ai donc enchaîné les petits boulots, comme on dit. Surveillant de collèges, ouvrier dans le bâtiment, serveur en restauration, etc. J’ai même été l’assistant d’un détective privé, un dénommé Robert Robert.

Les autres, bardés de leurs distinctions universitaires et de leurs carrières brillantes, l’écoutèrent avec un demi-sourire, légèrement condescendants, comme s’ils avaient prévu dès l’an 2000 qu’il n’irait pas très loin dans l’échelle des valeurs sociales homologuées.

— Voilà, c’est tout. Chemin faisant, j’ai réussi – si j’ose dire – à faire un gamin qui présentement doit être quelque part aux États-Unis à la poursuite d’un diplôme en management prestigieux grâce à l’argent des parents de sa mère.

C’est à ce moment précis que son attention se porta sur deux silhouettes noires à califourchon sur une moto qui avançait au ralenti sur le sentier longeant le fleuve. Les deux-roues à moteur se hasardaient rarement par ici.

Grégoire avait cette particularité d’être doté d’une très belle faculté d’empathie. Il avait un regard périphérique qui lui permettait d’analyser instantanément son environnement. Il bénéficiait d’une sorte de paradoxe : son goût pour la solitude expliquait son extrême sensibilité à son espace vital dès qu’il sortait en société.

Sans scruter les visages ou les attitudes, il recevait parfois comme un fluide de la part de son voisinage. Souvent, il se sentait envahi d’impulsions plus ou moins fugitives. Carole lui disait qu’il devrait mieux exploiter son don d’empathie. Lui avait plutôt l’impression d’être un voleur qui dérobaient l’existence d’autrui, surtout les parties qui ne le regardaient pas.

Ce jour-là, à ce moment précis, entouré de ses anciens camarades, il perçut clairement que ces deux hommes en noir qui s’approchaient sur une moto étaient porteurs d’une menace grave. Il eut le temps de se dire qu’il prenait le risque d’être ridicule, mais il hurla subitement : « Tous sous la table ! »

8. L'attentat

Trois coups de feu claquèrent. Les membres de la « bande des sept » étaient les seuls clients sur la terrasse, donc c'était bien eux qui étaient visés. Des hurlements. Un vacarme de chaises bousculées. Le vrombissement de la moto. Puis rien. Un silence consterné suivit les tirs censés donner la mort. Un instant de sidération s'installa. Comment croire à la réalité de ce qui venait de se produire ?

Grégoire avait vu ce genre de scène à la télé et il s'était demandé ce qui se passait dans la tête des gens au moment fatidique. La réponse, il la connaissait désormais : d'abord le néant, comme un grand blanc. Puis, tout de suite après, la peur, la vraie, celle qui bouleverse les entrailles.

Avec précaution, il se releva le premier. Il se sentait d'un calme qui le surprit lui-même. Mourir ne l'impressionnait pas, il avait déjà essayé. Mais mourir aujourd'hui, alors qu'il avait prévu de faire un retour sur son passé, c'était assez dérangeant. Au moment où son regard dépassa le niveau des assiettes, il aperçut la moto et les deux hommes qui s'enfuyaient dans le furieux rugissement de leur engin.

Les convives s'agenouillèrent, puis se levèrent les uns après les autres, sauf Juan qui se tordait de douleur en gémissant. Georgia, retrouvant ses réflexes médicaux, se précipita :

— Ce n'est rien, c'est la jambe qui est touchée.

Juan n'avait pas l'air de considérer que « ce n'était rien ». Le médecin tenta un garrot à l'aide de la ceinture qu'elle arracha au pantalon d'Adrien, qui s'en trouva médusé. Elle appela une ambulance, tandis qu'au loin, on entendait déjà les sirènes de la police.

— J'ai alerté les flics, confirma Audrey qui venait d'apparaître sur le seuil de son établissement.

Les clients qui déjeunaient à l'intérieur avaient disparu sous leur chaise ; eux aussi se redressaient timidement, comme étonnés d'être encore présents à la vie.

Grégoire s'informa auprès des uns et des autres : de la peur, beaucoup de peur, mais personne n'était touché. Sauf Juan.

Des claquements de portières. Une nuée de chemisettes bleues apparurent dans le paysage. Certaines roulaient des épaules, d'autres des hanches. Des ordres fusèrent. Les flics s'égaillèrent dans la scène ; ils donnaient l'impression surréaliste de s'agiter tranquillement.

Après le premier moment de consternation, Grégoire restait comme ébahi devant le tableau qu'il avait sous les yeux. Il commençait à mesurer la responsabilité qu'il avait prise en organisant la réunion. De quoi s'était-il mêlé ? Comme dans un rêve, un petit bonhomme surgit en face de lui. L'individu l'apostropha sans ménagement. Grégoire avait attiré son attention. Celui-ci pensa qu'il devait avoir l'air de diriger la bande, c'était bien la première fois que quelqu'un lui trouvait une tête de chef !

L'homme déclina son nom sur le ton de celui qui n'avait pas de temps à perdre :

— Commissaire Pardon ! Quels sont les dégâts ?

Grégoire imagina qu'il parlait des victimes humaines.

— Mon ami est touché à la jambe.

Aux urgences, les équipes ne labinèrent pas après l'appel de Georgia. L'ambulance était là ; deux infirmiers s'activaient déjà autour de Juan. Il fut rapidement transporté sur un brancard et enfourné dans la fourgonnette.

Le commissaire Pardon, le petit homme au poil noir qui avait interpellé Grégoire, se présentait comme une sorte de pantin sec et nerveux. Son costard était fripé, sa cravate tire-bouchonnait ; il continuait à donner des ordres sans discontinuer :

— Personne ne sort ! Vous... suivez-moi !

Il pointa encore Grégoire du doigt. Le policier s'installa sur les banquettes de l'arrière-salle avant d'extraire un carnet de notes d'une de ses poches.

Audrey, qui avait dû avoir peur comme tout le monde, se montrait visiblement contrariée, très contrariée, mais pas tellement émue. Qu'on prenne sa terrasse pour un champ de tir, c'était déstabilisant, mais qu'un petit effronté transforme

son restau en local d'interrogatoire, ça commençait à faire beaucoup. Grégoire s'installa sur un siège en face du commissaire Pardon :

— Nom, prénom, adresse...

Après les amabilités d'usage, on en vint au vrai sujet.

— Qu'est-ce que vous faisiez ici ?

Grégoire dut revenir sur son envie de revoir ses vieux camarades et sur ses habitudes gastronomiques chez Audrey. Le policier parut surpris.

— Si je comprends bien, c'était une réunion d'anciens combattants !

— On peut dire ça, mais il n'y avait rien de politique.

— Bon, il va me falloir l'identité complète de tous vos copains d'école.

Les convives défilèrent un par un devant le fonctionnaire. La plupart étaient encore très pâles, proches du malaise. Louis paraissait absent de la scène ; était-il possible qu'il ait été plus atteint par sa rupture conjugale que par les événements ? Carole, elle non plus, n'était pas bien ; son premier souci fut d'ouvrir son Smartphone et de rassurer son époux. Adrien semblait outragé qu'on ait osé le pousser à s'étaler sur le carrelage. On ne fait pas une chose pareille à un éventuel futur député. Stéphanie et Georgia obéissaient docilement au commissaire Pardon.

Audrey était agacée et même furieuse :

— Chez moi, ça s'est passé chez moi ! C'est la cata !

Grégoire essaya de la rassurer. Certes, une fusillade devant son établissement n'était pas un argument très favorable sur le plan commercial, mais elle pourrait compter sur les curieux pervers qui viendraient voir l'endroit de l'attentat ! Parfois, on est surpris de l'immoralité de l'opinion publique.

Une voiture médicale arriva et freina brutalement, une jeune femme surgit. Elle portait une vaste Croix-Rouge sur le thorax :

— Cellule de soutien psychologique ! annonça-t-elle.

Georgia expliqua laborieusement que les intéressés préféraient s'entraider. Qu'on repousse sa proposition ne plut pas du tout à la secouriste qui chercha à

effrayer les convives :

— Vous courez le risque de graves séquelles.

Grégoire lui fit comprendre qu'il le savait, mais que la vie lui ayant déjà causé de « belles » blessures psychologiques, il pensait ne plus craindre grand-chose.

Un moment de gêne s'installa dans l'ex-bande des sept, comme si chacun était occupé à se reprendre en main émotionnellement. C'est Carole qui réagit la première :

— Écoutez ! On a tous besoin d'en parler entre nous ! Demain, c'est le week-end, voyons-nous chez moi à dix heures. Je reste avec Grégoire pour répondre aux curieux.

Une nuée de reporters s'était déjà abattue sur les lieux. Ils étaient tenus à l'écart par les flics, mais les anciens collègues de fac durent sortir sur le parvis du restaurant, Grégoire en tête. Quelques micros se tendirent, moins nombreux qu'il ne le craignait. Une pensée sordide lui traversa l'esprit : les journalistes absents devaient avoir un sujet plus intéressant à couvrir qu'une rencontre privée, terminée en tentative de tuerie. Il s'improvisa porte-parole avec Carole. Ils évitèrent de parler du côté « réunion des vieux copains fac » ; « une table entre amis de longue date », c'était plus chic. Pendant que Grégoire et Carole tenaient leur conférence de presse, le reste de la bande s'esquiva avec soulagement.

Une autre voix s'éleva derrière Grégoire :

— Je vous attends à dix-sept heures dans mon bureau !

Jo Pardon, dont les hommes avaient déjà relevé toutes les identités, n'en démordait pas : il l'avait ciblé comme leader du groupe à convoquer d'urgence dans un entretien spécial.

À l'heure dite, Grégoire s'assit en face du policier. Le degré d'excitation du commissaire était légèrement tombé. Il semblait plutôt ennuyé et un peu exaspéré. Grégoire lui trouva un air de ressemblance avec Charles Aznavour qui

aurait eu une moustache. Pour le fonctionnaire, par contre, l'individu qu'il avait devant lui présentait une allure commune, on aurait pu le confondre avec monsieur Tout-le-Monde. Il ne donnait pas l'impression d'avoir échappé à un attentat. À son visage impassible, on aurait pu croire qu'il faisait une visite de courtoisie. Ne pas être effondré dans ce genre de circonstance était, à ses yeux, particulièrement suspect.

Le policier fit un effort d'amabilité pour aborder la discussion :

— Un verre d'eau ?

Grégoire déclina. Une femme en chemisette bleue, chignon impeccable, s'installa pour prendre sa déposition sur son écran. Il lui trouva du charme, puis se dit que ce n'était pas le moment. De toute évidence, taper sur un clavier ne rentrait pas dans les compétences du commissaire.

Grégoire récapitula les faits depuis la naissance de son projet. À certains passages, Jo Pardon perdait le fil. Il paraissait ne pas tout saisir du récit, ou bien il faisait semblant de ne pas comprendre. Grégoire pensa que c'était peut-être une technique d'interrogatoire pour troubler la personne questionnée. Il dut néanmoins répéter certains épisodes. À la fin, le policier éprouva la nécessité de synthétiser :

— Si je résume bien, vous avez ressenti le besoin de réunir des copains que vous n'avez pas fréquentés depuis trente ans... Étrange idée, soit dit entre nous... et vous vous êtes fait tirer dessus avant de déjeuner.

Il poussa Grégoire à s'exprimer sur chacun des convives. Étant donné que la bande n'avait pas eu le temps de faire le tour de table, les commentaires de l'interrogé parurent minces. Il dut parler de Juan. L'œil professionnel du commissaire Pardon s'alluma quand Grégoire lui annonça que Juan venait de sortir de prison. Un règlement de compte entre taulards, voilà un scénario qui lui plaisait. Il dit qu'il ne perdrait pas de vue le blessé. Grégoire lui précisa l'état de Juan :

— Ne vous inquiétez pas, les médecins n'ont pas autorisé son interrogatoire, mais je pense qu'ils le remettront en forme dès demain.

Le policier se figea soudain et s'adressa à Grégoire avec brusquerie :

— Et vous, avez-vous des antécédents judiciaires ? N'oubliez pas que nous

avons les moyens de vérifier.

Grégoire déroula patiemment sa « carrière ». La succession de ses multiples occupations perturba Jo Pardon. Dans son logiciel intellectuel, un vagabond professionnel comme l'individu qui lui faisait face ne devait pas être très clair vis-à-vis des lois de la République. Cependant, à part quelques amendes de stationnement plus ou moins payées, le « suspect potentiel » n'avait rien à lui proposer pour conforter la pauvre impression qu'il lui produisait.

Grégoire risqua une dernière réflexion :

— Commissaire, j'ai entendu trois coups de feu, puis la moto a disparu. Comment peut-on expliquer que les gangsters n'aient pas insisté davantage. Ils avaient le temps de faire beaucoup plus de dégâts !

Visiblement, la question ne plut pas au policier. L'homme qui venait de la poser ferait mieux de se mêler de ses affaires au lieu d'émettre des remarques pertinentes qui pouvaient éclairer l'enquête.

9.

Débriefing chez Carole

Le lendemain de la fusillade, la « bande des sept » se retrouva dans le salon de Carole. Sa famille habitait un pavillon de banlieue construit dans les années 50 que le couple renovait peu à peu. L'architecture datait, mais l'ensemble conservait un certain charme.

Grégoire arriva le dernier. Au moment où il ôta son manteau dans le couloir, l'éclat des conversations le prévint déjà que chacun vidait son sac. Il y avait un besoin collectif et légitime de parler pour évacuer les premières séquelles psychologiques. La voix de stentor d'Adrien s'éleva soudain et couvrit les autres sur un ton autoritaire :

— Écoutez, pour moi, cette histoire arrive très mal. Je pense me présenter aux prochaines législatives. Si on sait que je suis mêlé à un sombre règlement de comptes, je ne vous dis pas la suite... Je vous demande donc de parler le moins possible de tout ça et surtout de ne pas mentionner ma présence.

À l'entrée de Grégoire dans la pièce, les regards se tournèrent vers lui. Il salua à la cantonade, mais il sentit que les autres hésitaient sur l'attitude à prendre à son égard. Il avait prévu leur réaction : comme il était l'initiateur de la réunion, il était certain qu'il serait tenu pour responsable des événements de la veille. Certains pouvaient penser que rien ne serait arrivé s'il n'avait pas provoqué cette rencontre ridicule des anciens.

Grégoire n'était pas particulièrement courageux, mais c'était un homme sensé. La nuit lui avait permis de réfléchir : il avait choisi de ne pas se sentir coupable de quoi que ce soit.

Les six autres, verre en main, étaient répartis sur les fauteuils et les canapés aux motifs fleuris. Grégoire prit place parmi eux. Le groupe attendait qu'il dise quelque chose.

— Sachez que je suis le premier navré des événements. C'est vrai : c'est moi qui vous ai réunis. J'avais envie que nous prenions plaisir à évoquer le temps passé ensemble. Malheureusement, ça a mal tourné pour une raison que j'ignore. Soit dit en passant, je rappelle que Juan est à l'hôpital ; personnellement, j'irai

lui rendre visite pour le soutenir.

C'est Stéphanie qui répondit :

— Tu n'as rien à te reprocher, Grégoire. Ton idée était bonne. Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une civilisation de violence. Ce qui nous est arrivé, ça pourrait concerner n'importe qui, n'importe quand et n'importe où.

Louis semblait encore loin du débat. Néanmoins, il fit l'effort de sortir de sa léthargie :

— Stéphanie a raison. Grégoire n'y est pour rien là-dedans. Par contre, la bonne question à se poser, c'est pourquoi ? Pourquoi nous a-t-on tiré dessus ?

Adrien rajusta sa cravate d'un geste brusque. Il paraissait nerveux et terriblement gêné :

— Je n'ai pas de réponse à te fournir, Louis. Tout ce que je peux dire, c'est que je n'étais pas au courant qu'il y avait un ex-taulard parmi nous. Si je l'avais su, je ne serais pas venu. Tu aurais dû nous le dire, Grégoire.

Carole s'agaça de l'intervention du politicien :

— Juan sort de prison, c'est vrai, Adrien. Mais ça ne nous donne pas le droit de l'accuser de quoi que ce soit. Rien ne dit qu'il était la personne visée.

Le conseiller départemental insista :

— Tu as peut-être raison, Carole. Mais enfin, admetts qu'on peut se poser la question. Ne peut-on pas imaginer qu'il a de vieux contentieux à solder avec des truands qui ont patiemment attendu sa sortie de prison pour passer à l'action ?

Grégoire jugea que c'était le bon moment d'intervenir pour ne pas laisser n'importe quelle idée s'implanter dans les esprits :

— Adrien ! S'il s'était agi d'un règlement de comptes entre gangsters, l'assassin serait descendu de son engin pour achever son œuvre. Dans ce milieu, on n'aime pas les choses faites à moitié. Au lieu de ça, la moto est repartie très rapidement.

— C'est vrai, renchérit Stéphanie. J'ai l'impression qu'il y a autre chose là-dessous. C'est à nous de trouver quoi.

Louis poursuivit :

— Si Grégoire a raison, ça veut dire que les assassins n'avaient pas l'intention de tuer...

— C'est une possibilité qu'on ne peut pas écarter, répondit Carole. Il pourrait s'agir d'une sorte d'avertissement au sujet d'une affaire qui concerne l'un d'entre nous.

Adrien avait une seule obsession : dégager sa responsabilité de ce qu'il appelait « ces regrettables événements ». Il trépignait d'impatience :

— Moi, je n'ai rien à voir avec tout ça. Vous pensez bien que dans ma position...

Personne ne pensait quoi que ce soit, mais il laissa le soin à chacun de finir sa phrase. Georgia lui répondit la première :

— Nous sommes tous dans le même bateau, Adrien ! Toi aussi ! Et nous ignorons notre destination. Je ne sais pas vous, mais moi, je n'ai pas dormi cette nuit. Grégoire a raison, nous n'en sortirons qu'à la condition de faire la lumière entre nous.

À la manière dont elle regarda le politicien, une idée traversa l'esprit de Grégoire : était-il possible que Georgia et Adrien... ? Entre eux, il y avait comme un air de connivence.

Après les premiers échanges, un silence retomba, comme si, chacun ayant dit ce qu'il avait à dire, il devenait inutile d'aller plus loin. Grégoire reprit l'initiative. À sa propre surprise, l'ancien timoré devenait directif :

— Je suis navré, dit-il, mais je n'ai pas l'intention de considérer cette affaire comme close ! Quand on me tire dessus, j'aime bien savoir pourquoi.

— Je suis d'accord, poursuivit Stéphanie. On ne peut pas passer ça par pertes et profits.

Adrien s'énerva. L'idée que sa participation à une fusillade ternisse sa carrière

politique lui faisait faire des bonds d'indignation. Il se saisit de son imperméable gris.

— Vous faites ce que vous voulez, mais moi, je ne veux plus en entendre parler. De toute façon, j'ai une autre réunion à la préfecture. Désolé, je vous quitte.

Il sortit en claquant la porte, laissant ses anciens condisciples médusés et plutôt songeurs.

Grégoire conclut cet éclat de manière positive :

— La désertion d'Adrien a le mérite d'éclaircir la situation. Quoi qu'il arrive, nous ne pourrons pas compter sur lui. C'est navrant, mais c'est comme ça.

Georgia fit savoir au groupe qu'elle essaierait de raisonner Adrien, mais à son air stressé chacun comprit qu'elle ne pensait pas vraiment réussir à le convaincre de réintégrer leurs discussions. La « bande des sept » devenait la « bande des six ».

Louis reprit la parole. Il avait toujours eu la réputation de tenir des propos mesurés, aussi était-il écouté attentivement :

— J'ai l'impression qu'il y a parmi nous la tentation commode de faire de Juan le responsable de la fusillade. Il ne faut quand même pas oublier qu'il est la victime et pas le coupable.

— Louis voit juste, dit Carole. La seule certitude que nous avons, c'est que l'un d'entre nous a un bon motif pour se faire tirer dessus. J'ajoute que cette personne n'est peut-être pas consciente du danger qui plane au-dessus de sa tête. Quant à moi, je ne sais pas quelle est la victime potentielle, mais il n'y a aucune raison de mettre en cause Juan plutôt qu'un autre.

— Certes, répondit Stéphanie, mais alors on fait quoi ? On laisse faire la police ?

Grégoire enchaîna avec la fermeté d'un chef de bande :

— Je serais assez tenté de faire confiance au commissaire Pardon. Mais nous devons ne pas oublier qu'on a tiré sur l'un d'entre nous avec la volonté de le tuer. Apparemment, c'est raté. Donc, il y a de fortes chances que l'assassin recommence. Par conséquent, je ne vois pas comment on peut faire comme si de

rien n'était. Il faut que chacun d'entre nous redouble de prudence. En cas d'événement anormal, nous devons tous être mis au courant.

— Je suis d'accord, confirma Carole. Raisonçons un peu. On ne sait pas lequel d'entre nous était concerné. Pire ! Celui qui était visé ignorait probablement le danger qui le menaçait. On a tous une vie, on rencontre des personnes, beaucoup de gens. Sans s'en rendre compte, il se peut que nous blessions l'amour-propre de certains qui peuvent dès lors nous en vouloir... à mort. Heureusement, tout le monde ne se transforme pas en assassin, mais il suffit d'un seul débile...

— C'est exact, conclut Georgia : on se trouve dans une situation bizarre. Il y a eu un attentat, mais on ignore qui est la victime potentielle. Il faut se serrer les coudes !

Au point où la discussion en était arrivée, chacun pensa qu'il était nécessaire d'agir, sans vraiment savoir par quel bout prendre le problème. Grégoire se lança encore. Son statut d'initiateur du groupe conduisait peu à peu les autres à le considérer comme leur leader, aussi fut-il écouté avec attention.

— Je suggère que chacun fasse un bilan précis de sa vie sur les trente dernières années en se demandant quelles personnes auraient pu lui en vouloir au point de l'assassiner. Revoyons-nous d'ici trois ou quatre semaines pour faire le point.

Louis insista :

— Il nous faut quelqu'un qui centralise les informations, les recherches, les questions. Je propose que ce soit Grégoire.

Les membres du groupe approuvèrent. On convint d'un nouveau rendez-vous au mois d'août. Mais les départs en vacances des uns et des autres compliquèrent le calendrier. On tomba d'accord pour se revoir chez Carole le 30 août.

10.

Juan sort de l'hôpital

Double fracture du péroné et du tibia... Durant les premières heures, Juan souffrit comme jamais. Deux jours après l'attentat, la douleur se calma. Le médecin, craignant les complications, lui demanda encore un peu de patience, d'autant plus que la police voulait l'interroger. Le toubib accorda l'autorisation nécessaire et le blessé vit entrer dans sa chambre un petit homme sec et nerveux.

Le flic portait un nom qui sembla drôle à l'ex-taulard : Pardon. En plus d'un patronyme qui pouvait attirer les taquineries, il ressemblait à Charles Aznavour, très jeune. D'emblée, il donna à Juan la version des faits qu'il s'était forgée : la seule explication possible à la fusillade, c'était que le tireur à moto avait voulu solder un vieux contentieux avec lui. En tant qu'ancien condamné, il était la cause d'un règlement de comptes entre gens du milieu. Pardon était venu rencontrer Juan avec cette idée en tête, et son allure déterminée laissait penser qu'il n'avait aucune intention d'en changer.

Juan raconta encore son histoire en insistant sur le côté « amateur » de ses prestations dans la bande coupable du casse qui l'avait envoyé en prison. Il répéta qu'il ne voyait personne qui puisse lui en vouloir au point de lui tirer dessus. De toute évidence, le policier ne se trouva absolument pas convaincu de sa bonne foi.

Néanmoins, les idées du commissaire n'étaient pas aussi fermes qu'il l'aurait désiré. Lorsque Juan fit remarquer que le tueur n'avait pas pris le temps d'achever son travail correctement, ce qui n'était pas le signe d'un grand professionnalisme, il tritura nerveusement sa moustache, geste trahissant un évident embarras. Jo Pardon répondit : « En effet », d'un air mitigé. Il avait une autre observation en réserve : les deux hommes sur la moto avaient pris soin d'opérer dans un endroit dépourvu de caméras de surveillance. Par conséquent, on pouvait en déduire qu'ils avaient effectué des repérages avant de passer à l'action, précaution qui était, pour le coup, l'indice d'une certaine compétence.

La conversation se durcit.

Dans son lit, Juan montrait une certaine faiblesse. Pâle, visage émacié, il ne s'était pas rasé depuis son hospitalisation. Jo Pardon, qui lui semblait être

particulièrement psychorigide, commençait à le fatiguer. Juan haussa le ton :

— Commissaire, se trouver au milieu d'une fusillade, c'est déplaisant, mais qu'on considère que j'en suis le responsable passif, j'estime que ça devient déplacé.

Juan répéta une nouvelle fois à celui qui lui faisait penser à Charles Aznavour que sa participation au vol de bijoux, motif de sa condamnation, avait été très marginale.

— Commissaire, vous ne me croirez peut-être pas, mais je suis sorti de prison avec la ferme intention de me tenir à carreau. Tous les éducateurs qui m'ont suivi pendant mon séjour pourraient vous témoigner de ma bonne volonté.

Le policier n'en démordait pas. Il avait la conviction que Juan savait très bien qui lui avait tiré dessus et qu'il n'entendait pas livrer le coupable. En plus, il craignait que l'ancien détenu nourrisse des envies de vengeance. En fin d'interrogatoire, il éprouva le besoin de le mettre en garde :

— Molina ! Dites-vous bien que je n'ai aucune intention de tolérer des règlements de comptes à répétition dans mon territoire.

Juan le savait : quand un flic vous appelle par votre nom de famille en omettant le « monsieur », ce n'est jamais très bon signe.

Une semaine plus tard, le blessé sortit enfin de son lit avec des béquilles et l'aide de Grégoire. Il n'avait nulle part où s'installer. C'est encore Grégoire qui se décarcassa pour le caser dans l'appartement d'un de ses copains, parti en mission à l'étranger pour trois mois. Dans les jours suivants, au nom de leur passé commun et parce que Valentina le lui demandait, Grégoire venait le voir souvent. Ce dernier culpabilisait : il éprouva la nécessité de se répandre longuement en excuses auprès de ses ex-collègues. Désormais, il n'était pas loin de penser qu'avec son idée de réunir les anciens, il était directement responsable de ce qui était arrivé.

Grégoire s'était mis en quatre pour l'aider, mais il doutait encore de

« l'innocence » de Juan. L'ex-taulard comprit l'hésitation de son ami d'enfance. Pour Juan, il était légitime que Grégoire pense qu'il ait été encore lié au milieu du banditisme, à tel point qu'un truand ait voulu l'assassiner. Après tout, les six autres de la bande avaient des vies respectables, ils pouvaient difficilement être suspectés d'avoir servi de cibles au tueur à moto.

Juan répéta avec insistance qu'il ne se sentait absolument pas concerné par la fusillade du 1^{er} juillet. Il éprouvait le besoin impératif que Grégoire le croie. Pour mieux plaider sa cause, Juan décida de livrer à Grégoire son histoire en détail, en ne lui cachant rien, depuis le moment où il avait connu un dénommé Sébon.

Un après-midi, alors que son ami venait de remplir son frigo, Juan le retint. Allongé sur le divan qui meublait le salon, l'ancien gangster se confessa :

— Grégoire, j'ai eu le loisir de réfléchir longuement. Je répète que je n'ai strictement aucune idée de l'identité du type qui m'a tiré dessus. Il y a cinq ans, quand les flics nous sont tombés sur le dos, je n'avais dénoncé personne. Je ne peux pas être soupçonné de trahison par la bande.

En été, l'appartement présentait l'avantage de procurer une grande fraîcheur. Grégoire avait versé deux verres d'alcool. Il sentit que Juan avait une forte envie de parler et que le moment s'y prêtait.

Juan revint sur son passé d'apprenti gangster :

— Évidemment, j'ai des torts dont l'origine remonte beaucoup plus loin dans le temps. Le plus grave, ce fut de m'être acoquiné avec Sébon à la sortie de fac. Je ne me souviens plus de son vrai nom ; on l'appelait Sébon parce qu'il disait « c'est bon » à tout bout de champ. Il avait fait de la prison et en parlait comme d'un séjour éducatif. Selon lui, on y apprenait beaucoup de choses avec des gens très intéressants. Certains taulards trouvaient le moyen de diriger leurs commerces depuis le fond de leur cachot. De fil en aiguille, je me suis retrouvé affilié au gang de Sébon. Dans l'affaire de la bijouterie, puisque j'étais le « petit nouveau », on m'avait confié le poste de chauffeur. Tout s'est passé comme Sébon l'avait prévu. Je remplis mon rôle correctement. Il était convenu que la bande se disperserait dans la nature pendant un mois. Après quatre semaines, nous avons rendez-vous chez un type qui s'appelait Parisse, un pote de Sébon, pour discuter du partage du butin. C'est là que les choses se compliquèrent : la réunion avait tout juste commencé quand la police débarqua.

Grégoire avait peine à croire ce qu'il entendait, mais il s'abstint précautionneusement de l'interrompre.

À un moment, Juan parut fatigué. Il prit le temps de boire longuement, puis il voulut poursuivre :

— J'ai beau repasser mentalement ces événements, Grégoire, je ne vois pas dans ce parcours une seule erreur qui aurait pu expliquer qu'un ancien complice ait eu envie de me tirer dessus. Il me semble évident que quelqu'un a dénoncé la réunion qui devait se tenir chez Panisse. Ce n'est pas moi : comment aurais-je pu être assez bête pour me piéger moi-même ?

— Alors si ce n'est pas toi, Juan, as-tu une idée du nom de votre traître ?

— J'ai pensé à un autre suspect, Grégoire. On l'appelait « l'Apôtre ». C'était le second de Sébon. On a appris, quand nous étions en taule, qu'il était arrivé en retard à la réunion. Comme par hasard. Au final, il s'est évanoui dans la nature sans faire un jour de cabane depuis cinq ans.

— Penses-tu qu'il t'a repéré, Juan ?

— Je l'ignore, mais il est possible que l'Apôtre ait surgi de sa tanière lorsqu'il a eu connaissance de ma libération.

— Peut-être te soupçonne-t-il de quelque chose, Juan ? Par exemple de détenir une part du magot ? Ou alors d'avoir balancé les autres contre une réduction de peine ?

— Non, le butin a été retrouvé. Je n'ai bénéficié d'aucune réduction d'après mon avocat. Même s'il est revenu, l'Apôtre n'a strictement aucune raison pour m'éliminer.

Grégoire écoutait patiemment le grand déballage de Juan, d'abord parce que l'ex-prisonnier avait besoin de parler et d'être entendu, ensuite parce qu'il apportait un éclairage sur la fusillade au « Fil de l'Eau ».

La « confession » de Juan eut des effets contradictoires sur les deux participants.

Malgré la certitude qu'il affichait devant Grégoire, l'ancien taulard se sentit pris d'un doute. Dans son souvenir, l'Apôtre était un type surnois. Et s'il était dans le coup ? Pourtant, le tireur ne s'était pas arrêté. Il aurait pu descendre de

son engin pour achever le boulot ! Une seule balle dans la jambe, ce n'était pas un travail de professionnel. Pouvait-il s'agir d'un avertissement ?

De son côté, Grégoire restait sur sa faim. Il avait envie d'être convaincu que Juan n'était pas la victime désignée de l'attentat, mais il lui était difficile de croire qu'un autre membre de la bande soit en cause. Ses ex-collègues avaient tous l'air de mener des vies si convenables !

Après le départ de Grégoire, Juan se trouva soulagé. Il pensait pouvoir compter sur le soutien de son ancien copain d'enfance, ce qui n'était pas rien.

Il avait connu Grégoire à l'âge de leurs gamineries, puis étudiant et enfin comme jeune adulte. Puis il y avait eu un trou de plusieurs dizaines d'années dans leur relation. Il lui semblait être devenu un drôle de type, un peu taciturne, mais doté d'une solide capacité d'observation et de raisonnement. Il avait mené une vie chaotique, mais il avait l'air d'en avoir tiré une belle expérience. En tout cas, ce n'était plus le niais un peu effacé que « la bande des sept » avait connu à l'Université. Les gens ont tendance à diviser le monde entre les bons et les méchants. Les bons, c'est ceux qui suivent le parcours homologué : études, emploi, couple, enfants, retraites, cimetière. Les méchants, ce sont les autres. Grégoire, lui, paraissait avoir trouvé le moyen de se glisser entre les deux catégories.

Juan savait que la vie est une affaire de rencontres, souvent imprévues. Celles de Grégoire avaient été certainement moins pourries que les siennes. Il était allé de petits boulots en emplois dérisoires. Au cours de cette « brillante » carrière, il aurait pu faire la connaissance d'un Sébon ou de n'importe quel truand qui l'aurait entraîné sur les chemins du banditisme. Bref, Grégoire aurait pu être Juan et vice-versa.

Juan conclut sa réflexion pour lui-même, à haute voix :

— Eh bien, non ! Grégoire est passé entre toutes les gouttes. De toute façon, mon pauvre Juan, tu dois lui faire confiance, tu n'as pas le choix pour avancer.

Muré dans la solitude, dans un appartement inconnu, Juan n'avait pas d'autres

activités que de ressasser mentalement les circonstances de l'attentat. Le déclenchement avait été cette rencontre d'anciens camarades. Pouvait-on penser que Grégoire était le véritable responsable de la fusillade ? S'il s'était occupé aussi bien du blessé, ne devait-on pas en conclure qu'il ressentait un sentiment de culpabilité ? Juan se dit que, finalement, c'était son ami qui avait peut-être besoin de son aide. Il aurait bien aimé connaître les motivations qui avaient conduit Grégoire à organiser cette fichue réunion. La simple curiosité ne lui semblait pas une raison suffisante. Juan pensa que le mieux, c'était de le pousser à se confesser à son tour dès qu'il le pourrait.

11. Qui était visé ?

Après le débriefing chez Carole et la désertion d'Adrien, Grégoire ressentit le besoin de réfléchir en mobilisant ce qui lui restait de sang-froid et de sagacité. Pour lui, la question clé était celle-ci : lequel des sept convives avait été la vraie cible du tueur ? S'il pouvait mettre un nom sur la victime potentielle, il estimait qu'il pourrait progresser dans la connaissance du motif de cette tentative d'assassinat.

Il dut convenir qu'il ne possédait aucun début d'indice pour avancer, mais il était doté d'une obstination tenace. Il savait que la vie était faite d'une suite d'aléas. Rechercher des certitudes dans ce grand magma, c'était une démarche vaine et souvent décevante. Aussi, lorsqu'il sentait qu'il ne maîtrisait pas toutes les données du jeu, son esprit fonctionnait en termes de probabilités.

C'était une méthode de travail qu'il avait sollicitée à plusieurs reprises. Avec succès.

Juan l'avait presque convaincu de son « innocence » en tant que victime de la fusillade, malgré l'éventualité d'un retour de l'Apôtre qui avait peu de motifs de lui en vouloir. Grégoire tenait donc pour très invraisemblable que l'ex-taulard ait été la cible du gangster. Il se fiait à son intuition, bien que l'hypothèse d'un règlement de comptes entre truands, chère au commissaire Pardon, ne fût pas à exclure totalement. S'il avait raison (et par conséquent si le policier avait tort), il fallait voir la blessure de Juan comme un dégât collatéral regrettable.

En poursuivant ses investigations probabilistes, Grégoire considéra très faible la possibilité que Louis ou Carole ait pu être visé. Chacun d'eux menait une vie bourgeoise parfaitement rangée. S'agissant de Louis, il ne pouvait pas toutefois oublier qu'il venait de connaître un mini-drame conjugal. Son épouse voulait la rupture ; n'y avait-il pas là-dessous une histoire d'adultère qui aurait dérapé ? Un amant déterminé à éliminer un mari encombrant ? Grégoire avait du mal à croire à un crime passionnel, mais ça restait une hypothèse.

Stéphanie était considérée comme une femme très active qui, dans son métier de communicante, rencontrait beaucoup de gens. Les spécialistes des médias entretenaient souvent des conflits très durs entre eux. Dans leur monde, la

concurrence était particulièrement féroce. Il n'aurait pas été impensable qu'elle fût à l'origine ou au milieu d'un combat professionnel. En outre, c'était une célibataire chevronnée qui n'avait rien de la Sainte Vierge. Par conséquent, il n'aurait pas été surprenant non plus qu'elle collectionnât les aventures. Si c'était le cas, on pouvait envisager l'hypothèse d'un attentat passionnel par un amant écarté trop brutalement, par exemple.

Georgia, en tant que médecin, était très exposée. Des patients ou leurs familles se montraient souvent violents, soit qu'ils s'estimaient mal soignés, soit que leur état affectait leur esprit. À l'hôpital, elle avait affaire à de nombreux malades. Grégoire jugea que la probabilité qu'elle ait été la victime potentielle de la fusillade était élevée.

Il sembla néanmoins que le cas d'Adrien et le sien étaient encore plus sensibles. Par ses fonctions politiques, Adrien était celui de la bande qui affrontait le plus durement la cupidité et la méchanceté du genre humain. Dans ce monde, beaucoup d'argent passe entre les mains d'un chargé de la gestion des affaires publiques. Certains ne résistent pas à la tentation. Sans accuser Adrien a priori, il aurait pu être en contact avec des gens moins scrupuleux que lui. Surfacturer la construction d'une piscine ou des travaux dans un établissement scolaire, ça ne doit pas être aussi difficile que ça. Évidemment, Grégoire n'avait pas la compétence pour enquêter sur les activités d'Adrien. Seules les équipes du commissaire Pardon le pourraient ; encore aurait-il fallu que ce dernier abandonne « l'hypothèse Juan ».

Grégoire récapitula la liste des cibles de l'attentat par ordre décroissant de probabilité : Adrien venait en tête. À égalité avec... lui-même.

Il n'avait pas d'idée toute faite, mais il était possible que, dans son vagabondage professionnel, il ait suffisamment contrarié quelqu'un au point qu'il envisage son élimination. Autre question aboutissant au même résultat : n'aurait-il pas, par mégarde, mis les pieds dans un trafic illégal ?

De sa réflexion, il conclut qu'il était, à égalité avec Adrien, le suspect numéro 1. Du coup, il devenait impérieux pour Grégoire de reconstituer son curriculum vitae. Honnête et complet pour une fois.

En sortant de ses études, il avait cru trouver sa voie en entamant une carrière de guide touristique. En emmenant des hommes et des femmes de monuments en musées, il pouvait faire briller sa culture historique. Lassitude et concurrence se conjuguant, il avait abandonné au bout de neuf ans un job qui lui permettait tout juste de survivre. Grégoire eut du mal à imaginer qu'il ait pu se créer des ennemis dans des contacts éphémères avec des vacanciers ébahis par les anecdotes qu'il leur racontait.

Parmi les nombreux emplois qu'il avait tenus ensuite, il convint que deux d'entre eux avaient pu l'exposer à l'illégalité ou, au moins, à des activités troubles.

Pendant cinq ans, il avait été intermittent du spectacle... enfin, officiellement, ça s'appelait comme ça. En fait, il avait travaillé essentiellement dans les coulisses d'un théâtre. À cette époque, il s'occupait de tout : la technique, la conciergerie, les décors, la billetterie... La seule chose qu'il ne faisait pas, c'était de se produire sur scène, ce dont il était incapable. Dans un tel milieu, les conduites déviantes n'étaient pas rares. En particulier, la participation à la circulation de stupéfiants et d'alcools. Même s'il y avait goûté, Grégoire ne se souvenait pas avoir directement trempé dans un trafic. Et puis, tout ça remontait à dix ou douze ans en arrière. S'il avait lésé quelqu'un, celui-ci pouvait certes lui en vouloir au point de lui tirer dessus, mais il se réveillait un peu tard.

Plus récemment, avant d'avoir opté pour un travail dans un refuge pour animaux, Grégoire avait été pendant trois ans l'assistant du plus célèbre détective privé de l'agglomération, Robert Robert. Ce type, d'un tempérament volontiers primesautier, était le premier à jouer de son nom. Il racontait à qui voulait l'entendre que ses parents, monsieur et madame Robert, avaient trouvé amusant de l'appeler Robert. Bien qu'une nouvelle loi eût ouvert la possibilité à un citoyen de changer de prénom, Robert Robert conservait son état civil. Pour lui, c'était un élément qui intriguait les personnes intéressées par ses services et qui, du coup, s'empressaient dans son bureau. En d'autres termes, il tenait pour un excellent argument marketing ce que d'autres auraient pu considérer comme une malédiction.

Pour en revenir à Grégoire, il avait secondé « double Robert » dans toutes ses enquêtes : filatures surtout, mais aussi prises de vues, rendez-vous avec la

clientèle, etc. Il avait donc des raisons objectives de se poser des questions sur ce passé. Il s'interrogeait devant son miroir :

— J'ai été souvent en contact avec des gens au bord de la loi. Et quand je dis « au bord », je suis sympa ; je pourrais ajouter que certains se complaisaient en dehors des textes. Alors... aurais-je manqué de respect à l'un d'entre eux ?

Il se souvint en particulier d'un entrepreneur du bâtiment à la réputation sulfureuse que Robert Robert avait flanqué dehors après que l'homme l'eut menacé. Il avait eu aussi affaire à une styliste délaissée par son amant qui le dragua outrageusement et vainement. Ou bien encore un tenancier de cabaret, très introduit dans le milieu de la drogue, qui lui avait demandé de surveiller son réseau de dealers, contre une participation substantielle à ses bénéfices.

Dans la mesure du possible, Grégoire avait toujours évité d'entrer dans des magouilles. Du coup, ils étaient probablement nombreux, ceux qui pouvaient lui adresser des reproches.

Plus sa réflexion méthodique avançait, plus il mesurait l'éventualité d'avoir été la victime désignée de l'attentat. Il restait néanmoins des arguments qui allaient à l'encontre de cette hypothèse. D'abord Adrien, qui était au moins aussi suspect que lui ; ensuite le timing : pour quelle raison l'assassin potentiel aurait-il attendu qu'il réunisse la bande des sept pour s'en prendre à sa vie ? Il subsistait également un autre point sombre dans cette affaire : l'incroyable amateurisme du tueur. Pourquoi n'était-il pas descendu de sa machine pour achever le travail ?

Grégoire trouva une solution simple pour répondre à ces interrogations. Sortir ! Se montrer dans tous les endroits de la ville ! Sans protection particulière. Si un homme lui en voulait à mort, il était probable qu'il récidiverait. Dans ce cas, Grégoire se serait, en quelque sorte, sacrifié pour que les autres membres de la bande des sept vivent en paix. L'éventualité se heurtait à un « petit » problème : il souhaitait fortement rester en vie, au moins jusqu'à ce que cette affaire ait été résolue.

Au final, Grégoire établit qu'Adrien, lui-même et Georgia étaient les victimes les plus vraisemblables de la tentative d'attentat.

L'hypothèse de ne pas poursuivre ses recherches plus loin et de s'en remettre au commissaire Pardon lui titilla l'esprit. Mais il avait frisé la mort, on ne sort

pas indemne de la souffrance psychologique que ce genre de drame provoque. Il avait besoin d'agir pour exorciser le souvenir de la peur qu'il avait ressentie. De plus, il lui parut que les autres membres de la bande étaient eux aussi obsédés par l'épreuve qu'ils avaient vécue.

Grégoire en vint donc à l'option qui lui semblait la plus pertinente pour être efficace : elle s'appelait Robert Robert. Il décida de s'adresser à son ancien patron pour diligenter une enquête ; après tout, c'était son métier.

Marina, la secrétaire de l'agence, le prit au téléphone. Elle gloussa longuement avant de lui dire qu'elle était ravie de le revoir et de lui donner un rendez-vous dans les meilleurs délais.

12. Robert Robert

Grégoire était de ceux qui aiment les atmosphères grises où les silhouettes, frileusement engoncées dans leurs pelisses, filent comme des ombres dans un paysage hivernal flou. La froidure impose une sorte d'égalitarisme : les bronzages, les tailles fines, les épaules larges disparaissent sous les manteaux, les chandails et les écharpes.

En septembre, il le regrettait, mais on n'en était pas tout à fait là. Les commentateurs n'étaient pas mécontents de la situation météorologique, on avait échappé aux canicules saisonnières. On n'osait pas croire pour autant à la fin de la crise climatique, car les débordements pluvieux de l'automne étaient possibles, fréquents et difficiles à supporter.

Durant l'été, Grégoire avait sollicité plusieurs fois le commissaire Pardon. Il s'était même un peu énervé, ce qui était très rare pour un homme aussi pondéré. Il avait rappelé au policier qu'il était un citoyen tranquille qui n'avait pas apprécié de s'être fait canarder par un inconnu et qui, en conséquence, attendait des réponses de l'institution. Dans un premier temps, Jo Pardon lui affirma poliment que l'affaire suivait son cours et qu'il aurait bientôt des résultats. Plus tard, à force d'insistance, Grégoire avait agacé le flic qui avait fini par l'envoyer paître en le priant de le laisser travailler.

Grégoire Mercier était réputé pour être un homme patient, mais la mauvaise humeur du fonctionnaire lui parut être une raison supplémentaire pour poursuivre ses investigations.

Il avait obtenu un rendez-vous le 17 septembre avec Robert Robert. La secrétaire l'avait informé que son patron n'avait pas pu être disponible plus tôt en raison d'une sombre histoire d'enfant enlevé à l'autre bout de la planète. L'ancien assistant-détective savait que les locaux de l'agence avaient changé d'adresse depuis le temps où il y avait travaillé. Robert Robert occupait désormais un espace spacieux dans un immeuble récent. Grégoire en conclut que l'affaire de son ex-patron avait pris de l'ampleur.

Contrairement à ceux des « privés » de littérature, le bureau de Robert était impeccablement rangé. Pour l'avoir secondé pendant plusieurs années, Grégoire

n'ignorait pas qu'il payait à prix d'or sa femme de ménage pour que tout soit propre et net. Le détective pensait, à juste titre, que la présentation de ses locaux rassurait sa clientèle. Sa table de travail ne supportait aucun ordinateur ni « truc » informatique, il ne les tolérait pas. Il considérait que tout ce bazar relevait du domaine de sa secrétaire Marina.

Le gaillard se montra tel que son visiteur l'avait toujours connu. Il donnait l'impression de soigner les apparences. Son costume gris sur mesure, agrémenté d'une cravate et d'une pochette bordeaux, dénotait une élégance raffinée. Le détective était grand, plutôt maigrelet ; son visage anguleux était doté d'une mâchoire géante qui s'ouvrait souvent dans un vaste éclat de rire. Il pouvait passer incognito dans n'importe quel milieu, sauf par un détail... ce regard qui avait fasciné son second lorsqu'ils bossaient ensemble. Ses yeux ne lâchaient jamais sa proie, comme s'ils scrutaient la moindre gêne sur les traits de son interlocuteur. On avait du mal à déterminer leur couleur exacte, ça allait du bleu au vert d'eau en passant par le gris nuage ou bien c'était un mélange de tout ça. Celui ou celle qui tombait sous le feu des prunelles de Robert Robert ne se sentait jamais très à l'aise.

Grégoire lui raconta toute son histoire, depuis le début, c'est-à-dire ce jour où il avait émis le projet saugrenu de réunir des gens qu'il n'avait pas vus depuis trente ans. Le détective l'écouta en silence sans prendre aucune note. En dépit de l'apparence décontractée de l'homme, sa mémoire enregistrait tout dans les moindres détails. Travestir la réalité n'était jamais une bonne idée avec le détective Robert.

À la fin de l'exposé de son visiteur, il s'offrit une grande inspiration, déploya sa haute taille et dit simplement :

— Suis-moi !

Les deux interlocuteurs passèrent dans une pièce adjacente. Robert y emmenait les clients qu'il entendait cajoler. Sur les murs aux tapisseries couleur pastel, des reproductions de tableaux impressionnistes. Dans un coin, un bar à alcools. Robert se souvint parfaitement des goûts de Grégoire et lui servit un verre de vodka qu'il lui planta entre les mains. Ils prirent place chacun à un bout d'un canapé vert aux armatures torsadées. Robert soutenait qu'il était de l'époque Louis XV. Il n'était pas envisageable de le contredire sur ce point.

— Grégoire ! Ton affaire est bizarre ! Ce qui me frappe le plus, c'est qu'elle

ait eu lieu en plein jour. C'est tellement plus facile de disparaître dans la nuit après un attentat.

Cette remarque, c'était du Robert tout craché. Grégoire s'attendait à ce qu'il l'interroge sur l'assassin et les victimes, mais lui s'arrêtait sur un autre détail qui n'avait interpellé personne. Le détective poursuivit :

— Ça ne ressemble pas à des méthodes de terroristes ou de gangsters chevronnés. Et ça va donc sérieusement compliquer les recherches. Je comprends que la police patine.

— Qu'est-ce que tu penses du cas de Juan ?

— Je suis de ton avis. La première idée qui vient à l'esprit, c'est qu'un ancien complice l'ait guetté à sa sortie de prison pour lui régler son compte. Mais j'ai des réserves : dans le milieu, on ne fait pas les choses à moitié et, de plus, on choisit son heure et son lieu d'exécution, on ne fait pas ça en plein jour au vu et au su de tout le monde.

Sur ce point, les deux hommes étaient parfaitement d'accord.

— On va évidemment commencer par des recherches sur le passé de chacun. Par ailleurs, je connais le commissaire Jo Pardon, c'est un type bourru, mais si on le brosse dans le sens du poil, on peut coopérer avec lui. Je peux, par exemple, lui proposer de faire les investigations qu'il n'a pas les moyens d'entreprendre.

La question du financement arriva à l'ordre du jour. En raison de leur ancienne collaboration, Robert promit à Grégoire le tarif le plus *soft* dont il disposait. Ce dernier se dit qu'il devrait aborder cette question avec la bande et que ça ne serait pas simple. Dans tous les cas de figure, il sentit que le livret A légué par sa grand-mère ne résisterait pas très longtemps.

Quelques jours plus tard, Robert rappela Grégoire. Il s'était débrouillé – Dieu seul sait comment – pour avoir accès à la vidéo de la caméra de surveillance positionnée sur le pont Bonaparte. On pouvait y voir la moto chevauchée par les

deux silhouettes quelques secondes avant leur méfait. Il ne pouvait pas reconnaître les visages des deux agresseurs, mais il en tirait deux observations concrètes. L'engin était de marque Honda. Malheureusement, c'était un des modèles les plus volés en France. Il serait difficile de remonter cette piste, puisqu'il se pouvait que le deux-roues ait été dérobé avant l'attentat.

La deuxième constatation de Robert était plus intéressante. Il estimait que la posture du passager de la moto était caractéristique : il s'agissait d'une femme. Ce n'était pas une certitude, mais la position et le maintien du tireur avait attiré l'attention du détective.

L'idée que le malfrat ait été du sexe féminin n'avait effleuré l'esprit de personne dans la bande. L'observation de Robert plongea Grégoire dans la perplexité. Les préjugés avaient la vie dure : tous avaient parlé d'un homme, sans réfléchir. Robert venait de bousculer cette thèse. Rien ne s'opposait en effet à l'idée qu'une femme ait tiré, ce qui ouvrait de nouvelles perspectives par rapport aux premières hypothèses qu'avait formulées Grégoire.

Le lendemain, la bande des sept se retrouva une fois de plus dans le salon de Carole pour faire le point. En fait, il s'agissait plutôt de la bande des six, puisque Adrien n'assistait plus aux réunions. Selon Georgia, qui le connaissait mieux que tous, il ne voulait plus entendre parler de cette affaire qui torpillait ses projets électoraux.

Dès la rencontre précédente du mois de juin, Grégoire avait suggéré d'utiliser les services de Robert Robert pour faire progresser l'enquête qui ne semblait pas passionner le commissaire Pardon et ses sbires. Chacun était convenu que les policiers disposaient de peu d'éléments pour avancer. La proposition de recourir au détective privé avait donc été approuvée à l'unanimité.

Le 30 septembre, Grégoire rapporta sa conversation avec Robert Robert. Le détective interrogerait en détail tous les membres de la bande. Il s'était engagé sur le caractère confidentiel des informations qui seraient portées à sa connaissance. L'agence Robert Robert était intransigeante sur ce point. Grégoire demanda à chacun de coopérer activement avec Robert.

Lorsque Grégoire parla du financement de l'opération, les attitudes se figèrent et les visages se rembrunirent. Louis se lança le premier :

— Grégoire, je ferai ce que je peux, mais je suis en plein divorce et un divorce, ça coûte cher. Alors tu comprends...

Georgia venait de s'acheter un appartement. Les affaires de Stéphanie faisaient du surplace. Seule la fidèle Carole prit l'engagement de payer toute sa part. Devant ces réticences, Grégoire eut un instant l'intention d'arrêter. Mais il ne pouvait oublier le moment où il avait plongé sous la table du restaurant, en sentant une peur atroce lui tordre le ventre. Il n'avait aucune idée de la manière de boucler le budget de l'opération, mais le souvenir de cet instant le poussa à poursuivre. Il conclut qu'il trouverait bien le moyen de supporter le coût de l'enquête, ce ne serait pas la première fois qu'il s'endetterait.

Alors qu'il hésitait sur la conduite à tenir, le téléphone de Carole entonna les « Quatre saisons » de Verdi. Le visage de la jeune femme changea de teinte en répondant. Elle s'exprima par monosyllabes à son interlocuteur, puis conclut sa conversation et prit deux longues secondes pour assener la nouvelle aux autres :

— Adrien est mort. Il vient de sauter de la fenêtre de son bureau au 4^e étage.

13.

L'enterrement d'Adrien et des menaces de mort

Épaule contre épaule, les six membres survivants de la bande suivirent le cercueil d'Adrien, jusqu'au cimetière où sa famille était enterrée.

Ils étaient animés de sentiments mitigés. La disparition de l'un d'entre eux les émouvait à des degrés divers. Après tout, les uns et les autres s'étaient ignorés pendant trente ans. La plus éplorée était Georgia. Le médecin avait entretenu des liens avec le défunt, mais ses collègues estimèrent que ce n'était pas le moment de s'interroger sur leur nature.

Après les funérailles, ils se retrouvèrent dans le salon de Carole. L'embarras dominait. Les « six » hésitaient sur l'analyse qu'il convenait de faire. Georgia annonça qu'Adrien avait laissé une lettre à sa femme. Il était mis en cause dans deux affaires : une surfacturation à l'occasion de travaux dans un collège et une accusation d'agression sexuelle. Selon Georgia, c'était surtout ce dernier point qui taraudait Adrien. Elle savait que, malheureusement, cette accusation n'était pas infondée et qu'Adrien, ravagé par le remords, n'avait pas eu le courage d'en affronter les suites.

Du coup, la majorité des membres présents en déduisirent que les problèmes d'Adrien n'avaient aucun rapport avec l'attentat du restaurant. Stéphanie n'était pas d'accord : selon elle, il ne fallait pas conclure trop vite. Elle maintenait qu'Adrien pouvait être celui que les motards avaient visé. Il pouvait s'agir soit des complices dans les affaires financières du conseiller départemental, soit d'un tueur commandité par des femmes qu'il aurait agressées. Grégoire pensa qu'elle avait raison. Ils ne pouvaient écarter l'hypothèse qu'Adrien ait été la personne attaquée, mais rien ne permettait de l'affirmer.

Robert Robert, que Grégoire rencontrait régulièrement pour faire le point, reconnaissait qu'il n'avait pas beaucoup avancé. Le « mystère » de la fusillade du restaurant demeurait entier et par conséquent l'identité de la victime potentielle restait inconnue.

Le commissaire Pardon poursuivait ses investigations à petite vitesse. Lorsqu'il apprit le décès d'Adrien, il convoqua les six membres de la bande dans le but de se faire, lui aussi, une idée sur la question qui préoccupait chacun : la

mort d'Adrien avait-elle un lien avec les événements du 1^{er} juillet ? Les arguments en faveur d'un rapport entre les deux épisodes ne le convainquirent pas. Il vit dans cette conclusion la confirmation de son hypothèse principale : c'était bien Juan que l'apprenti assassin avait en ligne de mire. Pourtant, Juan continuait à jurer ses grands dieux qu'il ne se sentait pas concerné par un quelconque contentieux passé ou en cours qui justifierait une tuerie. Son obstination énervait le policier qui le menaça de le poursuivre pour entrave à la justice. Jo Pardon était d'autant plus agacé que, même s'il pensait avoir raison à propos de l'identité de la victime, il ne progressait pas sur celle du coupable.

Pour la bande, Grégoire était devenu le centre des attentions. Il exerçait désormais une sorte de leadership sur ses compagnons. Puisqu'il avait été à l'initiative de les réunir et qu'il avait recruté un détective privé, il avait vocation à gérer le problème de la tentative d'attentat, de ses suites et de tous les autres événements ayant un rapport de près ou de loin, avec le tueur à la moto. C'est Grégoire qui avait déposé une plainte collective contre X qui avait permis l'ouverture de l'enquête confiée au commissaire Pardon.

Vers Noël 2030, Georgia sonna à la porte du studio de Grégoire.

Ce dernier n'avait pas vraiment pris le temps de la regarder au moment de leurs retrouvailles. C'était une femme plus petite que dans le souvenir qu'il en avait gardé. À vingt ans, c'était une très belle fille. L'âge ou les soucis avaient fait leur œuvre sur son physique. Elle avait le teint terne et le sourcil broussailleux. Elle ne débordait plus de sensualité féminine, mais elle s'en fichait royalement. Elle savait qu'elle avait la réputation d'être un médecin compétent, solide et dévoué à ses patients, ça lui suffisait. En plus, elle était dotée d'une bonne dose de sang-froid, ce qui est indispensable dans un service consacré aux urgences.

En entrant sans cérémonie dans le petit studio de Grégoire, elle lui tendit, sans un mot, une lettre que son hôte prit le temps de parcourir. Elle qui ne s'énervait jamais, paraissait bouleversée. En réalité, le courrier était court, il s'agissait ni plus ni moins d'une menace de mort. Anonyme bien entendu. Georgia était tenue

pour responsable du décès d'une vieille femme. Selon le rédacteur, celle-ci avait stationné trop longtemps sur un brancard dans un couloir de l'hôpital.

Grégoire parcourut le texte. Il en resta coi pendant quelques secondes, puis se désola :

— C'est pas possible !

Sentant que Georgia avait besoin de parler, il se ressaisit vite. Le médecin prit place sur le canapé et Grégoire lui servit un verre de gin. Elle expliqua l'origine du contentieux :

— Cette femme est décédée dans son lit d'un problème au cœur que nous n'avions pas les moyens de prendre en charge. Il y a eu une enquête : même si elle était restée un peu moins longtemps sur un brancard, le résultat aurait été le même. Le tribunal ne nous a pas condamnés.

— L'anonymat du courrier est ridicule, dit Grégoire. Il y a de fortes chances qu'il s'agisse d'un membre de sa famille.

— Peut-être pas. Elle vivait seule et n'avait aucun parent proche connu. Par contre, nous savons qu'il existe des énergumènes regroupés ou non dans des sectes, qui ont la médecine dans le pif et qui s'érigent en justiciers chaque fois qu'il y a un incident.

Grégoire trouva curieux que Georgia soit venue lui parler de cette affaire, mais il comprit qu'elle n'avait personne d'autre sous la main et que l'écouter lui faisait du bien. Une question brûlait les lèvres de l'urgentiste. Il ne fallut pas longtemps à Grégoire pour la partager. Était-il possible que cette lettre anonyme soit de la main du tueur du restaurant ? C'était une hypothèse un peu tordue, mais Grégoire insista :

— Georgia, crois-tu que cela ait un rapport avec la fusillade ?

— J'y ai pensé, tu dois t'en douter. Cette personne m'en veut à mort, ce ne serait donc pas improbable qu'elle m'ait prise pour cible.

— Le rédacteur ne fait pas état de ce qui s'est passé au restau, remarqua Grégoire.

— Ça ne prouve rien. Peut-être est-il honteux d'avoir raté son coup, répondit Georgia.

Les menaces de mort ne sont pas toutes suivies d'effets. Heureusement. Cependant, Grégoire convint qu'un lien entre la lettre anonyme et la fusillade n'était pas à exclure. Peut-être s'agissait-il pour le coupable de harceler Georgia par tous les moyens jusqu'à ce qu'elle craque. Cela expliquerait que le tireur n'ait tué personne au restaurant. Grégoire pensa qu'un tel scénario d'intimidation se tenait, mais restait très hypothétique.

Georgia se redressa et demanda l'autorisation de fumer. Dans son regard, elle donna soudain l'impression d'avoir retrouvé un moral de combattante après avoir vécu un passage à vide. Grégoire reprit la conversation :

— Écoute, Georgia, le mieux est de montrer ce message au commissaire Pardon et à Robert Robert. Ils sont plus qualifiés que moi pour savoir ce qu'il convient de faire dans cette situation. En attendant qu'on découvre le responsable, ne faudrait-il pas t'offrir une protection privée ?

— Non, je n'en ai pas les moyens. L'hôpital a mis en place des portiques de sécurité, mais à l'extérieur, ils ne peuvent rien. Un ami m'a procuré une arme, au cas où...

— Bon, écoute, je vais demander un nouveau rendez-vous au policier. Je t'accompagnerai dès que possible. Sois prudente.

Le lendemain, Georgia et Grégoire faisaient face à Jo Pardon, qui se trouvait d'une humeur massacrant. La lettre qu'ils lui tendirent était passée entre plusieurs mains différentes ; il n'y avait donc aucune chance de retrouver une trace exploitable sur le papier. Le policier remarqua qu'elle était bourrée de fautes d'orthographe, mais c'était peut-être intentionnel de la part du rédacteur pour égarer les soupçons. En plus, l'auteur avait changé son écriture entre deux paragraphes ou alors le message était l'œuvre de deux personnes.

Ce qui ennuyait le plus le flic, c'était que ce nouvel élément portait un coup à son hypothèse principale : il devenait envisageable que Juan ne soit pas la victime visée par l'assassin. Il s'adressa d'abord à Georgia :

— Bon, écoutez, je peux essayer de faire en sorte que vous soyez placée sous

protection policière, mais ce n'est pas certain et ce sera pour une durée limitée dans le temps. D'ici là, je vous recommande de faire attention. Si possible, faites-vous héberger par un ami et ne donnez votre adresse à personne.

Un détail chiffonnait Grégoire. Pourquoi le mot n'était-il pas parvenu par Internet à Georgia ? On aurait pu s'attendre à une communication plus « moderne ». Le commissaire Pardon expliqua que les nouvelles technologies laissaient trop de traces. Les vrais « rédacteurs anonymes » étaient revenus à des moyens d'autrefois, en utilisant les lettres manuscrites.

— Aujourd'hui, cher monsieur, avec un peu de chance, des experts peuvent retrouver l'auteur d'un message sur Internet, surtout si le responsable n'est pas un grand spécialiste du numérique. Le texte manuel devient plus sécurisant qu'il n'a été.

14. Les Motards à l'œuvre

Les 17 et 18 janvier 2031 allaient constituer quarante-huit heures stressantes pour Grégoire dont il se souviendrait longtemps. Dans l'après-midi du premier jour, alors qu'il assistait le vétérinaire dans son inspection des chiens accueillis dans le refuge où il travaillait, Grégoire reçut un appel de Robert :

— Grégoire, j'ai une certitude. J'ai revu la vidéo avec des spécialistes. Il n'y avait pas une criminelle sur la Honda, il y en avait deux. Je me doute que tu n'auras que faire de cette info, mais je voulais que tu en aies connaissance. Cela peut contribuer à réduire le champ des possibles.

Grégoire ne sut effectivement qu'en penser. Il fallait imaginer qu'une femme ait une revanche mortelle à prendre sur l'un de la « bande des sept », que cette femme ait entraîné une complice avec elle et, qu'en plus, les deux personnes partagent un même goût pour la moto. Il ne vit rien de constructif à tirer de cette réflexion.

Grégoire avait aimé, durant ses études, l'histoire romaine dont il jugeait les élites raffinées et élégantes. « De Charybde en Scylla » fut l'expression qui lui revint à l'esprit quand Stéphanie le sortit de son sommeil au petit matin du 18 janvier et lui apprit ce qu'elle venait de vivre.

Pendant la nuit, l'exposition de photos d'un artiste nippon, dont Stéphanie avait assuré la promotion, avait été vandalisée. Œuvres à terre, déchirées et piétinées, murs tagués d'obscénités, mobiliers éventrés.

L'agence Zuk s'était chargée d'organiser la manifestation qui avait connu un certain succès. L'affluence de la veille, jour d'inauguration, s'expliquait par le talent du photographe, magistralement mis en évidence par l'équipe de Stéphanie. Cette dernière n'ignorait pas que la réussite de la soirée avait été aussi stimulée par le thème de l'exposition, car le Japonais travaillait sur l'érotisme du

corps des femmes. Dans la foule des invités, elle avait noté des artistes, mais aussi de simples curieux émoustillés par les nudités offertes à leur contemplation malsaine.

Stéphanie était consciente qu'il y avait là une forme de provocation vis-à-vis des milieux puritains ou des ligues d'extrême droite. Un système de télésurveillance avait été mis en place, qui n'avait servi à rien. Toutes les caméras avaient été fracassées. Les coupables s'étaient montrés particulièrement vifs, puisque la police surgit quelques minutes trop tard et ne put que constater les dégâts. D'après les témoignages, les auteurs du vandalisme étaient arrivés à motos.

Grégoire obtint une journée de congé de son employeur. Au petit matin, il se tenait aux côtés de Stéphanie devant un bâtiment gris, l'ex-presbytère d'une paroisse, reconverti en salle d'exposition. Il ne pouvait rien faire d'autre que soutenir son amie, d'autant plus que les flics avaient déployé des bandes rouge et blanc supposées contenir les curieux à l'écart, pour se livrer à toutes les investigations nécessaires. En espérant détendre l'atmosphère, il lança à Stéphanie :

— Tout de même, une galerie érotique dans un ancien lieu de culte, vous n'y êtes pas allés de main morte, Stéphanie !

Depuis trois mois, Grégoire se posait la même question chaque fois qu'un épisode violent intervenait dans l'agglomération. Avait-il un rapport avec la fusillade du 1^{er} juillet ? Pour l'heure, l'unique lien était la présence de Stéphanie, ce qui ne démontrait rien du tout. L'organisatrice exprima l'idée d'une autre relation possible, tout aussi ténue, entre les événements :

— Grégoire, les policiers n'ont pu exploiter que les seules caméras extérieures. Ils n'ont vu que cinq à six silhouettes noires sur des motos qui sont entrées et reparties très vite. Ton ami Robert Robert, qui a regardé aussi les vidéos, est persuadé qu'il y avait des femmes parmi les truands.

— Ce qui ne nous fait pas beaucoup avancer !

— Les flics semblent croire que c'est un coup des Motards, un gang qui infeste la région et qu'ils commencent à identifier dans toutes les affaires plus ou moins sordides du département.

Le détective Robert le rappela rapidement pour lui confirmer qu'il était quasiment sûr de l'existence de la bande des Motards et de sa culpabilité. Il affirma qu'il était assez vraisemblable que les deux assaillantes du restaurant soient issues de ce gang. D'après ses renseignements, les Motards n'agissaient pas pour eux-mêmes, mais toujours au bénéfice d'un commanditaire. Chaque fois qu'ils intervenaient, il y avait un « client » dans l'ombre qui finançait leur opération.

C'est au moment où il se repliait que Grégoire entendit deux portières de voiture claquer derrière lui et un cri qui l'interpella :

— MERCIER !

Pendant toute sa vie, seules deux entités s'étaient permis de l'appeler par son nom de famille : l'école et la police ; pour les autres, il était Grégoire ou Greg. Aussi ne fut-il pas surpris, en se retournant, de se retrouver nez à nez avec le commissaire Pardon, qui n'avait rien perdu de son manque d'affabilité légendaire.

— Écoutez-moi bien, Mercier. Chaque fois qu'une affaire tordue se produit dans ma circonscription, je vous trouve là. On dirait que vous créez des ennuis à tout le monde ! Figurez-vous que je commence à avoir des fourmis.

Ceux qui le connaissaient bien savaient que la phrase « avoir des fourmis » signifiait que le policier allait se fâcher.

— Alors, Mercier, demain 10 heures dans mon bureau !

Le refuge pour animaux domestiques allait encore se passer de ses services pendant une demi-journée.

Grégoire emmena Stéphanie dans un bistrot proche. Elle avait un besoin impérieux de s'exprimer. Il l'écouta patiemment tout en se disant que, quelques semaines auparavant, il était réputé être une sorte de marginal, peu convivial, qui ne s'intéressait pas aux autres. Les événements avaient fait de lui un réceptacle des angoisses et des états d'âme de ses anciens camarades.

Avant d'en venir au fond, Stéphanie éprouva le besoin de s'excuser :

— Je suis désolée, Grégoire, tu vas encore avoir des ennuis à cause de moi.

— Ne t'inquiète pas, Charles Aznavour va se calmer.

C'est ainsi qu'il dénommait Jo Pardon, du fait de sa ressemblance physique avec le chanteur.

La discussion qui aurait pu avoir lieu le 1^{er} juillet s'engagea sur le passé de Stéphanie. Grégoire apprit qu'elle avait fréquenté pendant longtemps les milieux d'extrême gauche : réunions, collages d'affiches, distributions de tracts... Elle n'avait jamais rien fait de violent. Dans le même temps, par une sorte de contamination intellectuelle, elle s'était prise de passion pour la contre-culture, la culture underground, bref, pour toutes les productions qui sortaient du cadre homologué par les tenants de la bien-pensance bourgeoise. C'est ainsi qu'elle avait été mise en relation avec l'artiste japonais dont elle avait contribué à diffuser les œuvres.

— Si j'essaie de ramener tout ça à ce qui m'intéresse, Steph, c'est-à-dire aux ennemis qui pourraient te détester suffisamment pour te tirer dessus, je tombe sur tous les groupuscules d'extrême droite de la région.

— On peut résumer les choses comme ça, Grégoire !

Le lendemain matin, Grégoire se retrouva sagement assis devant le commissaire Pardon qui l'accueillit sans cordialité, mais avec une tasse de café quand même :

— Bon ! Mercier, on recommence tout : nom, prénom, adresse, emploi.

L'interpellé s'exécuta. Le fait de disposer d'un job régulier sembla calmer un peu Jo Pardon qui avait horreur des gens « à petits boulots ».

— Qu'est-ce que vous faisiez sur les lieux des événements, hier ?

— Commissaire, je ne faisais que soutenir le moral de mon amie dont l'exposition avait été saccagée.

— Si je comprends bien, Mercier, tous vos copains sont frappés d'une sorte de destin tragique. Un pote en prison, un suicidé, un médecin menacé de mort, une collègue dont on détruit l'œuvre... et vous, Mercier, vous êtes toujours là. Dans tous les coups. Vous ne trouvez pas ça curieux ?

L'ironie de la question n'échappa pas à Grégoire. Jo Pardon était en train de l'incriminer de... il ne savait pas quoi, mais de l'accuser quand même.

— Mais enfin, commissaire, de quoi m'accusez-vous ?

— De rien, cher ami, je ne me livre qu'à des constats simplement. Reconnaissez qu'ils sont troublants !

Sa façon de lui lancer du « cher ami » agaçait prodigieusement son vis-à-vis. Grégoire se souvint à temps qu'il devait éviter de s'enervé, sinon, il se donnerait des attitudes de coupable. Le policier n'avait rien contre lui, mais à son air méprisant, Grégoire Mercier savait qu'il le regrettait vivement.

— Commissaire, le seul lien qui explique ma présence dans les affaires que vous citez, c'est la réunion que j'avais projetée avec mes anciens copains de fac. Il n'y avait rien d'illégal là-dedans.

— Non, rien, cher ami ! Mais qui me dit que vous n'aviez pas des contentieux à régler avec chacun d'entre eux ? Et qui me dit que, pour mieux les avoir sous la main, vous n'avez pas décidé de les convier ensemble sous un motif apparemment cordial ? On a déjà vu des tueurs plus pervers que ça !

Grégoire ne put retenir un accès d'insolence :

— Alors là, les bras m'en tombent, commissaire !

— Eh bien, ramassez-les ! Ce sont des hypothèses, cher ami, simplement des hypothèses !

15. Louis dans la panade

Au début du mois de février, Grégoire ouvrit sa porte à Louis. Le froid s'était installé sur la ville, mais Louis paraissait avoir chaud. Grégoire découvrit un homme à la mine défaite, vêtu d'un manteau sali par la neige boueuse. Son visage était rougi autant par le gel que par l'alcool qu'il avait absorbé avant de frapper chez Grégoire, peut-être pour se donner la force de le faire.

À cette heure-là, c'est-à-dire vers vingt-trois heures, Grégoire avait l'habitude de s'endormir doucement devant un programme télé sans intérêt. Il connaissait bien le pouvoir soporifique de ces émissions consacrées aux mêmes vedettes, aux mêmes animateurs, aux mêmes publics que les producteurs savaient rendre enthousiastes pour quelques euros. Grégoire était un téléspectateur apparemment assidu. Apparemment seulement, car l'agitation pitoyable des silhouettes sur son écran lui permettait de réfléchir à autre chose.

Les réunions chez Carole se raréfiaient. Les protagonistes n'avaient plus grand-chose à se dire si ce n'est de laisser travailler la police et l'agence Robert Robert. Grégoire n'entendait plus parler du commissaire Pardon. Du côté du détective privé, il constatait un calme plat. Lorsqu'il interrogeait son ancien employeur, Grégoire n'obtenait qu'une réponse évasive. Il avait néanmoins confiance dans sa ténacité pour faire jaillir la vérité sur la fusillade du 1^{er} juillet.

Avant l'irruption de Louis, le temps semblait comme suspendu. Grégoire avait l'impression d'avoir vécu quelques semaines d'apaisement, tout en ayant l'intuition que ça n'allait pas durer. Au moment où il offrit l'hospitalité à Louis, il sut que son pressentiment – comme souvent – ne l'avait pas trompé. L'affaire était loin d'être terminée. Une nouvelle période commençait, comme une sorte de réplique de la fusillade devant le restaurant d'Audrey. Pourtant, ce qui avait provoqué l'effondrement physique et moral de Louis n'avait, a priori, rien à voir avec les tueurs à moto.

— Grégoire, je n'en peux plus !

Sous l'effet de l'alcool ingurgité, Louis pleurait, bavait, bafouillait. Il donnait l'impression de vouloir parler sans y parvenir. Grégoire en était atrocement gêné.

La seule réaction qu'il trouva opportune fut d'offrir un verre d'eau à son visiteur.

— Écoute, Louis, pour ce soir, je te propose de dormir sur le canapé. Demain matin, nous aurons le temps de débrouiller tes problèmes.

Grégoire l'installa au mieux puis s'enferma dans sa chambre. Sa situation sociale venait de s'améliorer. Par l'intermédiaire d'un client du refuge pour animaux où il travaillait, il était désormais responsable d'un magasin spécialisé dans la vente de nourriture et d'accessoires pour chiens et chats. Son goût pour la solitude, son aversion pour la sociabilité, l'avait fait hésiter, mais il s'était laissé convaincre et s'était montré finalement un excellent gestionnaire.

Au matin, Grégoire trouva Louis assis à la même place que la veille au soir. Les vapeurs d'alcool semblaient s'être estompées, mais l'homme paraissait toujours aussi déstabilisé et dépenaillé. Son costume n'avait plus de forme, sa cravate avait abandonné toute prétention à la rectitude, sa chemise rose avait pris une teinte violacée. Il était très loin, le commercial tiré à quatre épingles, rasé de près, à l'aise au milieu de l'exposition de ses voitures neuves, prêt à séduire le premier chaland qui poussait la porte de son magasin.

Grégoire tenta d'abord de nourrir son invité, ce qui lui sembla un préalable indispensable avant d'entendre le déballage qu'il pressentait. Lorsqu'il avait décidé de revoir ses anciens condisciples, il n'avait pas envisagé de devenir leur confident. Lui qui avait toujours tant de mal à affronter ses propres problèmes existentiels, il était déjà enfoncé jusqu'aux oreilles dans ceux des autres.

Louis commença à livrer quelques éléments de sa position : il était en plein divorce et peinait à réunir les fonds nécessaires à sa nouvelle vie. Il s'agissait non seulement de payer un avocat, mais aussi et surtout de trouver un logement et de l'aménager. Grégoire tenta de le rassurer :

— Jusque-là, Louis, tu es dans la situation de milliers de gens, tu vas y arriver.

Ce n'était pas tout. Pris à la gorge par le coût de sa séparation, les exigences de son ex-femme, des crédits engagés précédemment, il avait commis l'irréparable en puisant dans la caisse de sa concession automobile :

— Ça s'appelle abus de biens sociaux, Grégoire. Quelqu'un a alerté la police.

— Qui, Louis ?

— Je n'en sais rien. J'ai du mal à imaginer que j'ai été donné par un salarié du magasin ; pourtant, je ne vois pas qui d'autre...

— Ça peut être beaucoup de gens, Louis. Tes employés ont sûrement parlé à d'autres personnes. À partir de là...

Grégoire fut interrompu par de violents coups à la porte de son appartement. Il ne ressentit aucune surprise lorsqu'il ouvrit à Jo Pardon, suivi de deux de ses hommes. Comme d'habitude, le policier se dispensa de formules de courtoisie :

— Mercier ! Vous hébergez une personne recherchée ! Je vous trouve encore dans une affaire délictueuse !

— Commissaire ! Louis est un ami ! Qui refuse l'hospitalité à un ami ?

— À un ami recherché par la justice, on refuse, Mercier ! Enfin... sauf vous ! On lui conseille de se rendre !

Louis avait très vite compris. Il repassa son triste manteau et se dirigea vers la porte dignement, encadré de deux solides épaules. En sortant, il jeta un regard calme et résigné à son hôte :

— Merci, Grégoire !

Le commissaire Mercier ne manqua pas de lancer son invitation favorite :

— Mercier ! Demain dix heures dans mon bureau !

Les auditions face à Jo Pardon étaient devenues une sorte de tradition pour Grégoire Mercier. Cette fois-ci, il eut une surprise : une guirlande des fêtes, rouge vif, égayait les murs. Dans un coin, un petit sapin artificiel essayait de se faire remarquer en émettant quelques brillances dérisoires. Pardon s'excusa : il n'avait pas eu le temps de ranger ses décorations de Noël dont il aimait agrémenter son bureau.

Derrière le flic aux mœurs rigides, Grégoire songea qu'il y avait un homme sensible aux traditions familiales. Il pensa que le policier devait avoir des enfants qu'il chérissait.

— Mercier ! On va peut-être passer sur les formalités d'identité, qu'en dites-vous ?

— Comme vous voulez, monsieur le commissaire.

— Cette fois-ci, j'ai le choix : vous accuser de recel ou bien d'entrave à l'exercice de la justice. Évidemment, nous sommes plus proches du second motif... Qu'est-ce que vous en pensez ?

Sa façon de demander à son vis-à-vis ce qu'il pensait était rhétorique. Les deux hommes le savaient parfaitement. Grégoire avait compris que Jo Pardon lui lançait souvent des questions qu'il se posait à lui-même.

Grégoire fut placé en garde à vue. Il put bénéficier d'une avocate, maître Gwenaëlle Roubier, qui démontra facilement qu'aucun délit n'était constitué. Grégoire ne s'était nullement opposé à l'action de la justice, puisqu'il ne savait pas que Louis était recherché. De plus, il ignorait la situation financière catastrophique du concessionnaire automobile. Celle-ci s'avérait particulièrement préoccupante.

En sortant du commissariat, Grégoire fut salué ironiquement par Jo Pardon :

— Prenez soin de vous, Mercier, vous êtes un client fidèle, je ne voudrais pas vous perdre.

À son retour chez lui, Grégoire Mercier fut appelé par le détective Robert qui compléta son information. Il avait découvert l'étendue de la situation financière catastrophique de Louis. Les dettes s'élevaient à plusieurs millions d'euros. Louis avait puisé dans la caisse de son magasin, mais plus grave encore, il s'était laissé entraîner dans un tripot clandestin, en espérant amplifier son pécule. Évidemment, devant des professionnels du jeu, il avait perdu tout ce qui lui restait. Ce milieu des joueurs sans foi ni loi ne connaissait rien d'autre que leur propre justice lorsque l'un d'entre eux manquait à ses obligations de remboursement. Le soir où Grégoire avait hébergé Louis, celui-ci avait réussi *in extremis* à échapper à un malfrat auquel il devait une coquette somme d'argent.

Grégoire comprit l'ampleur des dégâts avec effarement. Des soucis liés à un

banal petit divorce, Louis était passé à l'angoisse d'un débutant qui s'était imprudemment jeté dans la gueule du loup du grand banditisme. Il lui restait à l'esprit une question lancinante qu'il posa à Robert :

— Quel rapport les tribulations de Louis ont-elles avec la fusillade du 1^{er} juillet ?

— A priori, je pourrais te répondre « aucun », Grégoire. Mais je n'en suis pas certain à 100 %. J'espère pouvoir t'en dire plus prochainement. La seule relation pour le moment, c'est toi. Pourquoi Louis s'est-il réfugié chez toi ?

Grégoire admit que la question pouvait se poser. Jusqu'au 1^{er} juillet, il n'avait aucune accointance avec Louis. Certes, la tentative d'assassinat avait créé une nouvelle cohésion de la bande des sept, mais pour autant, il n'avait pas noué de lien spécial avec Louis. La seule explication qu'il voyait à la venue de Louis dans son studio, c'était ce sentiment qu'il avait déjà ressenti : sa sérénité apparente impressionnait les autres. En rassemblant les anciens et en se distinguant par son calme pendant les réunions tenues chez Carole, il s'était imposé en tant que le leader du groupe et, partant, comme le refuge ultime en cas de difficultés.

16. Grégoire à l'hôpital

Pour une raison qu'il n'arrivait pas à concevoir, les retrouvailles que Grégoire avait organisées au 1^{er} juillet avaient entraîné une succession d'événements catastrophiques pour ses ex-condisciples : la fusillade, le décès d'Adrien, les menaces qui pèsent sur Georgia, la mise à sac de l'exposition de Stéphanie et l'arrestation de Louis... Grégoire avait beau retourner la question dans tous les sens, un fait indiscutable s'imposait obstinément : sa personne était le point commun de tous ces incidents.

Après son suicide raté à 20 ans, il était tombé sur une pensée d'Albert Einstein : « La vie, c'est comme le vélo ; pour garder l'équilibre, il faut continuer à avancer. » Il s'était donc résolu à vivre avec une motivation réduite. Il s'était choisi une petite existence, faite de petits boulots, de petits revenus, de petites distractions... Même son mariage avait été restreint : quelques membres de leurs familles respectives, une visite rapide en mairie, un restau de seconde classe et c'est tout ce que l'occasion lui avait inspiré. Il n'avait pas aimé l'expérience maritale. Il était convaincu que le mieux pour lui était survenu quelques années plus tard, lorsque cette union avait volé en éclats.

Voici qu'après cinquante années d'une vie qu'il avait connue morne, il était propulsé dans un imbroglio d'affaires violentes dont il ne comprenait ni la cause ni l'origine.

Ce sont ces réflexions que Grégoire agitait devant Carole et son mari Roger, qui l'avaient convié à déjeuner le 1^{er} mars 2031. Carole était d'avis qu'il n'avait pas à se sentir coupable. Pour elle, l'existence de chacun était comme un fleuve qui charriait toutes sortes de déchets plus ou moins propres. Il suffit parfois de peu de choses pour qu'ils refassent surface. Elle-même était l'objet, depuis plusieurs années, de l'insistance d'un collègue de travail. Elle avait résisté à son harcèlement, mais elle avait souvent craint qu'il devienne violent.

Grégoire décida de rentrer à pied. Ces atmosphères hivernales étaient ses alliées. Il avait l'impression que cela réveillait ses neurones, alors que les ardeurs de l'été avaient un effet inverse, en le plongeant dans une certaine nostalgie.

Ce jour-là, le ciel était bas et maussade. Le froid restait modéré, plutôt vif que mordant. Il allait sans doute neiger. Grégoire avait abandonné la grosse canadienne de son père pour s'offrir un manteau en loden gris. Il avait trouvé à ce vêtement de sortie un confort qu'il n'avait pas imaginé.

Autour de lui, les rues étaient vides. Les dimanches d'hiver n'incitent pas à la promenade. Les quelques passants qui s'aventuraient sur les trottoirs semblaient pressés de rentrer chez eux pour retrouver leur morosité quotidienne.

Pour revenir chez lui, il lui fallait emprunter une venelle historique qui s'allongeait derrière l'église. Grégoire, perdu dans ses pensées, ne se rendit pas compte du danger qui le guettait. Le rugissement de deux motos, amplifié par l'étroitesse de la voie, le fit sursauter. Avant même d'être agressé, il eut la sensation que les deux engins portaient une menace lui étant destinée.

Les individus étaient casqués et vêtus de noir. En arrivant à hauteur de Grégoire, les deux passagers sautèrent de leur selle et se précipitèrent sur lui. Il s'ensuivit une série de coups de poing et de pied. Très tôt mis à terre, Grégoire pensa surtout à se protéger la tête avec ses avant-bras. Il eut le temps d'apercevoir deux battes de base-ball qui lui broyèrent les côtes. On n'entendit plus que ses gémissements et les ahanements de ses agresseurs. Au début de ce déluge de coups, Grégoire conservait sa faculté de raisonnement : il résistait à l'envie de hurler. D'abord parce que, dans cette ruelle déserte, ça n'aurait servi à rien, ensuite parce qu'il ne voulait pas donner à ses assaillants le spectacle de sa peur. Toujours ce satané orgueil qui lui avait déjà joué beaucoup de mauvais tours.

Pris dans une tornade de brutalités de plus en plus féroces, il perdit connaissance.

Plus tard, il dira que le plus surprenant pour lui fut que les deux silhouettes ne parlaient pas. À peine avait-il entendu leur souffle lorsqu'ils portaient des coups.

En revenant à lui, il se sentit enveloppé d'un univers douillet. Il lui fallut quelques minutes de remise en ordre de ses sensations pour s'apercevoir qu'il était immobilisé dans un lit, probablement d'hôpital. Il était désormais éveillé,

mais n'osait pas encore ouvrir les yeux. Un vieux fantôme lui parcourut l'esprit : et si, en soulevant les paupières, il se trouvait dans un autre monde doux et paisible où plus rien de violent n'existait. Autrement dit, l'Autre Monde auquel il n'avait jamais cru.

Lorsque, enfin, il se décida à observer autour de lui, son regard tomba sur ce qu'il avait le moins envie de voir : le visage du commissaire Pardon.

— Alors, Mercier ! On se réveille ! Pas trop tôt !

Ce fut les premières paroles de « réconfort » prononcées par le flic. Grégoire prit le temps de faire mentalement un bilan des dégâts. Indiscutablement, c'étaient les côtes qui avaient subi le plus gros de la bastonnade. Le moindre mouvement le torturait au niveau de l'abdomen. Il était donc impossible qu'il se tourne vers le policier qui s'impatientait.

— Mercier ! Vous m'épatez ! Je commençais à m'habituer à votre présence dans toutes les mauvaises affaires, mais je n'avais pas encore envisagé que vous en soyez victime. Que vous est-il arrivé ?

Grégoire dut faire un effort qui martyrisa tout son corps pour résumer au mieux l'agression qu'il avait subie. Il n'avait aucune idée de ceux qui l'avaient frappé, ce qui agaça Jo Pardon. Le blessé tenta un trait d'humour en expliquant qu'il n'avait pas eu le temps de demander leur carte d'identité aux deux malfrats qui l'avaient roué de coups. La pique ne fut pas du goût du commissaire qui l'ignora et préféra résumer la situation :

— Mercier ! Dans toutes les affaires où je dois constater votre présence, je trouve qu'il y a beaucoup de motards. Vous êtes vraisemblablement la priorité de la bande des Motards qui infestent l'agglomération. Êtes-vous certain de ne jamais avoir été en contact avec eux ?

Malgré sa douleur, Grégoire eut le temps de se dire que la remarque de Jo Pardon était pertinente : une bande de Motards sévissait partout, il en était désormais convaincu. La seule chose dont Grégoire était sûr, bien qu'il n'ait pas vu leurs visages, ce fut qu'il avait eu probablement affaire à des jeunes. Dans ses lectures de romans policiers, les gangsters chevronnés circulaient rarement en deux-roues.

Une infirmière s'interposa et signifia au commissaire qu'il fallait laisser Grégoire se reposer. Jo Pardon maugréa :

— Se reposer ! Oui, bien sûr ! Mais réfléchissez bien, Mercier ! Qui avez-vous énervé – à part moi – au point qu'on ait envie de vous tabasser dans un coin sombre ? On en reparlera.

Une idée venait de surgir dans l'esprit du blessé. Pourquoi était-il encore vivant ? Ses assaillants avaient eu tout le temps de l'envoyer dans l'autre monde. Cette apparente mansuétude était-elle à rapprocher du comportement des motards du restaurant qui n'avaient pas cherché à donner la mort ?

La visite suivante fut celle de Robert Robert qui s'enquit sincèrement de l'état de santé de Grégoire. La conversation dériva rapidement sur les origines et causes de l'agression. Le détective réfléchissait :

— Écoute, Grégoire, tu es le point de convergence de plusieurs affaires qui sont probablement liées entre elles. Tu commences à gêner ceux qui sont derrière tout ça. Tu as raison, je me demande, moi aussi, pourquoi ils se sont contentés de te rouer de coups. Tu ne devrais plus être là !

— Robert, il faut faire quelque chose, ça ne peut pas continuer comme ça ! La police a l'air d'être complètement larguée.

— Je sais, Grégoire, je m'en occupe. Mais nous avons affaire à un groupe très organisé. L'utilisation exclusive de Honda est effectivement très troublante. Les hommes du commissaire Pardon sont au boulot : ils sont en train de rendre visite à toutes les bandes de jeunes de l'agglomération, mais ils n'ont pas beaucoup de résultats pour le moment.

— À part la présence de ces motards noirs, je n'arrive pas à imaginer un trait commun à toutes ces affaires !

— Moi non plus, Grégoire, mais on va trouver. Si j'ai bien compris, parmi tes amis, il n'y a que la dénommée Carole qui n'a pas encore pris de mauvais coup !

La remarque cloua Grégoire de stupeur :

— Tu as raison, Robert. Elle est harcelée par un amoureux éconduit. En théorie, je ne vois pas de rapport avec les autres affaires, mais je ne m'étonne

plus de quoi que ce soit... Il faudrait vérifier qu'elle est bien protégée par la police.

Robert Robert parti, c'est Juan qui se présenta au chevet de Grégoire. L'infirmière de service commençait à s'impatienter : le blessé, qui venait à peine de se réveiller, recevait beaucoup trop de monde. Juan dut promettre de faire vite. Il fut effectivement rapide :

— Écoute, Grégoire, je sais que j'avais juré de me tenir à carreau, mais si tu le veux, je peux encore activer un réseau d'anciens potes du milieu pour faire la lumière dans ce foutoir et éventuellement remettre un peu d'ordre ! Je ne peux pas accepter passivement ce que ces jeunes t'ont fait !

Grégoire sourit faiblement à travers ses bandages :

— Non Juan, ne va pas te coller de nouveaux ennuis. Laisse faire la police.

Le danger rôde autour de Carole

Carole était la seule de la bande à ne pas être venue à son chevet. Grégoire en conçut une légère déception, mais ne la montra pas. Il estima que son amie avait eu certainement d'autres occupations plus urgentes. Lorsqu'il sortit en clopinant de l'hôpital, il éprouva le besoin de prendre des nouvelles de son amie. Un pressentiment néfaste l'animait et il savait que cette sensation était rarement trompeuse. Il monta dans le premier autobus pour se rendre chez elle.

Carole venait de rentrer de son boulot. Elle, d'ordinaire si vive, avait un visage terne et une attitude raide que Grégoire ne lui connaissait pas. Il lui fut facile de l'amener à se confier :

— J'ai peur, Grégoire. J'ai peur chaque fois que je sors de chez moi.

Carole avait accompli le même chemin intellectuel que le commissaire Pardon, mais pour d'autres raisons. Elle avait fait un lien entre les événements qui avaient frappé la bande des sept : la fusillade, la mort d'Adrien, les menaces contre Georgia, le saccage de l'expo de Stéphanie, l'arrestation de Louis, le passage à tabac qu'avait subi Grégoire... Elle en était venue à la conclusion logique qu'elle était la seule à ne pas avoir été dans la ligne de mire. À partir de là, elle avait imaginé de multiples scénarios d'agression, ce qui la maintenait dans un état de stress permanent.

— Une avalanche de problèmes s'est abattue sur les autres, Grégoire. Je n'en comprends pas les raisons, mais je suis bien obligée de la constater. Le résultat, c'est que j'ai une peur atroce qu'il nous arrive quelque chose. Je n'en ai pas parlé à Roger. S'il se met à avoir la trouille lui aussi, ça va conforter mes craintes, et s'il s'en fout, je vais me sentir encore plus en danger.

Lorsqu'elle était chez elle, elle était tranquillisée par la présence de son mari, même si celui-ci était un être assez effacé. Dehors, c'était différent : elle se retournait souvent ou bien changeait de trottoir ou encore se mettait à courir sans raison.

Grégoire pensa qu'il lui revenait de la rassurer :

— Écoute, Carole, j'ai peut-être une solution. En ce qui me concerne, je suis empêtré dans un corset, je marche difficilement, mais quelqu'un d'autre peut t'aider.

Juan vivait encore dans l'appartement que lui avait déniché Grégoire. Il avait de plus en plus de mal à rester cloîtré. Pris par la nécessité de trouver un job, il avait désormais l'habitude de sortir. Il n'avait, en ce moment, qu'un emploi d'agent de sécurité au stade municipal. Ce boulot ne l'occupait que les soirs de matchs.

Juan prétendait qu'il ne courait aucun risque. À Grégoire, il disait que si le tueur du restau avait envie de le supprimer, qu'il le fasse. Il estimait avoir consacré la plus grande partie de sa vie à faire n'importe quoi. Il le savait et en parlait avec fatalisme ou cynisme. Dès lors, en finir avec l'existence ne l'effrayait pas.

— Si quelqu'un m'en veut à mort, qu'il passe à l'action. À la limite, il me rendrait service.

Les gens qui, sans compétence professionnelle affirmée, vivent de petits travaux en minuscules jobs, développent en général une belle dose de pragmatisme qui leur permet de s'adapter à de multiples situations. C'était le cas de Grégoire Mercier.

La police ayant estimé les craintes de Carole peu fondées n'avait pas jugé bon de lui accorder sa protection. C'est donc vers Juan que Grégoire se tourna pour assurer qu'il ne lui arrive rien. Après tout, l'ex-taulard lui avait proposé de reprendre du service dans le milieu.

Juan n'hésita pas à se transformer en garde du corps de Carole. Il en fut même ravi, puisque sa vie avait enfin un sens : protéger quelqu'un. Il la suivit désormais dans toutes ses allées et venues extérieures. Certes, l'inactivité avait alourdi la silhouette de l'ex-prisonnier. En cas de coups durs ou de bagarres, Grégoire estima qu'il pourrait avoir du mal à s'en sortir, mais il pouvait au moins sonner l'alerte si quelqu'un s'en prenait à Carole.

La jeune femme accepta d'être pistée par Juan lorsqu'elle mettait un pied dehors. Il fut convenu que le « suiveur » marcherait quelques mètres derrière elle. Plutôt que de lui donner le bras, Juan avait préféré cette position. Il pensait ainsi avoir le recul qui lui permettrait d'avoir une meilleure vision de l'environnement et d'anticiper les dangers.

Rien ne se passa pendant deux semaines.

Au début février, alors que Carole était sur le point d'entrer dans l'immeuble de bureaux où elle travaillait, Juan vit un grand rouquin l'aborder. L'homme se pencha vers Carole d'un air empressé et plutôt libidineux qui ne laissait planer aucun doute sur les sentiments qui l'animaient. Il saisit fermement Carole par le bras, la jeune femme se débattit en criant.

Juan décida que le moment était venu d'intervenir et empoigna l'intrus au collet.

— Fous-lui la paix ! Tu comprends ?

Surpris dans un premier temps, l'autre se rebella et se dressa de toute sa taille devant le « garde du corps » improvisé. Juan jugea d'un coup d'œil la stature du rouquin. Visiblement, l'homme était élancé et sportif. La première réaction de l'harceleur fut celle du dédain :

— De quoi tu te mêles, gros lard ? Tu n'es pas content ?

Le premier coup de poing claqua très vite. Les deux corps s'agrippèrent tandis que la foule des passants s'agglomérait autour d'eux. Les hurlements des femmes couvraient le bruit des frappes et des ahanements des combattants. Juan sentit qu'il allait avoir le dessous, il se battait néanmoins courageusement. Dans un court moment de répit, il se résolut à faire ce qu'il avait prévu dans ce cas : il sortit un revolver de sa poche. À la vue de l'arme, des cris stridents redoublèrent, les badauds curieux reculèrent, la peur au ventre. Devant le revolver tendu dans sa direction, le rouquin se figea.

C'est à ce moment qu'une sirène se fit entendre, puis une galopade, des ordres rauques... Et Juan se sentit plaqué au sol. Un poids terrible pesait sur ses omoplates, des mains enserraient solidement les siennes. Son visage collé sur le bitume du trottoir le faisait souffrir. Relevé, tenant difficilement sur ses pieds, il fut jeté dans le fourgon de police qui attendait à proximité.

On ne peut pas dire que le commissaire Pardon se frotta le menton de satisfaction quand on lui amena Juan dans son bureau, mais l'entrée de cet homme lui procura un petit plaisir intellectuel qu'il eut du mal à dissimuler. Avec l'expérience, il avait acquis une certitude. Les malfrats qui avaient goûté à la prison, surtout pendant cinq ans, n'avaient qu'une envie : tout faire pour y retourner. L'irruption de Juan Molina devant lui venait confirmer son diagnostic. Il ne put s'empêcher d'ironiser :

— Tiens, tiens, monsieur Molina ! Vous manquiez à la justice de ce pays.

Dans le même temps, Grégoire, averti par Carole, remuait ciel et terre pour tirer d'affaire son ami. Il se sentait plus coupable que jamais. Il n'aurait jamais dû pousser Juan dans une mission dont il n'avait pas l'habitude. La seule personne qui pouvait l'aider à ce moment-là, c'était le détective Robert, lequel commença par lui passer un savon :

— Tu es complètement fou, Grégoire ! On ne se lance pas dans la surveillance et le pistage des gens comme ça ! Tu aurais dû m'en parler !

L'agence Robert Robert dépêcha néanmoins son avocate habituelle qui surgit dans l'heure suivante dans le bureau du policier :

— Marion Victoire, je suis l'avocate de M. Molina.

Jo Pardon leva un visage las vers la nouvelle arrivante. C'était une petite boulotte au regard vert qui disparaissait parfois derrière des lunettes au maintien approximatif sur un nez trop fin. Le commissaire fut à cet instant envahi par deux pressentiments fâcheux. D'abord le fait qu'une avocate se nomme Victoire, ça n'annonçait rien de bon pour lui. Ensuite, le revolver qu'avait utilisé Juan l'avait mis dans un état de grande déception. Ce n'était qu'une reproduction sans aucun danger, dont Juan s'était doté uniquement pour faire peur.

Marion Victoire avait perçu dès son entrée l'objet sur le bureau du policier. Elle ne laissa même pas le temps à Jo Pardon de placer un mot :

— Arme factice, commissaire. À peine de catégorie D. Vous n'avez rien

contre M. Molina.

— Bagarre sur la voie publique, répliqua le flic sans grande conviction.

— Aucune plainte n'a été déposée, j'ai donc l'intention de ressortir d'ici avec mon client.

Carole avait vite repris ses esprits. Elle avait compris ce qu'encourait Juan pour l'avoir secourue. Elle s'était retournée vers le collègue qui l'avait importunée dans la rue et lui déclara de but en blanc que toute plainte de sa part contre Juan entraînerait une plainte de la sienne pour harcèlement sexuel.

Carole retrouva enfin la tranquillité qui l'avait quittée.

L'épisode de la bagarre publique eut deux conséquences :

La première à court terme, fut que Grégoire éprouva le besoin de s'excuser auprès de Juan pour l'avoir poussé dans une situation exposée. Il confia qu'il avait un peu sous-estimé le risque que courait Carole.

La seconde intervint quelques mois après l'épisode de la bagarre qui impliqua Juan. Elle était porteuse de dangers à venir : « l'Apôtre » était de retour.

18. L'Apôtre

Yohann Lardès revenait s'installer dans sa région de naissance. D'un ton apparemment innocent, il exprima à Juan le souhait de passer les fêtes de Noël 2031 dans son pays d'origine. Six ans auparavant, il avait échappé de justesse à la police et à la justice à cause d'un camion de livraison. Celui-ci l'avait mis en retard pour la réunion de la bande, pendant laquelle on devait parler du partage du butin. Tous ses coéquipiers étaient tombés. Yohann avait eu le temps de se réfugier à l'étranger. En Nouvelle-Zélande, d'après certaines rumeurs.

À l'autre bout du monde, il prit soin de changer d'apparence physique. Il portait désormais une queue-de-cheval qui – pensait-il – lui donnait l'apparence d'un artiste. Il s'affubla de lunettes à verres fumés alors qu'il avait une excellente vue, puis laissa pousser une moustache et un début de barbe que personne ne lui avait jamais connue. Sa haute stature s'était courbée avec le temps, mais il jugea que c'était bien ainsi. Il estimait pouvoir dérouter les regards trop curieux.

De nouveaux papiers d'identité lui furent fabriqués par des spécialistes belges. Six ans après sa fuite, il put enfin organiser son retour à son point de départ.

Il courait le risque d'être appréhendé par la justice ou la police, mais il avait appris que Mina était sur la fin de sa vie. Mina, c'était celle qui avait tenu le rôle de sa mère, de son père, de sa grand-mère et de bien d'autres encore. Il voulait, plus que tout, être à ses côtés, bien que la vieille femme ne le reconnût plus. En dépit d'un palmarès judiciaire copieux, Yohann était un homme romantique et très pieux. Dans la bande, on se moquait de lui parce qu'il allait à la messe tous les dimanches. Certains l'avaient surnommé « l'Apôtre ».

Dès son retour, il avait rendu visite à Mina qui vivait dans un établissement spécialisé. La vieille femme avait désormais 101 ans et était quasiment aveugle. Elle ne parlait plus beaucoup. Peu importe, Yohann avait décidé de l'accompagner jusqu'au bout. Et puis, en la rencontrant le plus souvent possible et en lui racontant des histoires du passé, il espérait réveiller sa mémoire.

Revoir Mina était son but, mais il lui fallait trouver de quoi vivre. Tout avait

changé depuis son départ, à commencer par le Milieu. Seul Peter pouvait lui en brosser un portrait. Parmi la racaille qu'il fréquentait avant sa fuite, Peter était le gars solide qu'il appréciait. Il n'avait pas participé à l'affaire de la bijouterie, puisqu'il était sur un autre chantier. Il accueillit Yohann fraternellement dès son retour. « L'Apôtre » devait d'abord penser à sa sécurité, Peter y veilla.

Peter décrivit à son ami l'état du « marché ».

— C'est pas brillant, Yohann ! Les anciens n'ont plus la foi et ne font plus la loi. Certains se sont retirés des cadres, d'autres courent de projets minables en casses minuscules. D'autres encore sont toujours en cabane.

Entre deux visites à Mina, Yohann reprit contact avec des équipiers qu'il avait connus dans des affaires d'autrefois. Le diagnostic de Peter fut vite confirmé : sur l'agglomération, les vieux ne bougeaient plus beaucoup, préférant s'endormir sur leurs lauriers. « L'Apôtre » en fut désolé : pouvait-on laisser inexploité un tel « savoir-faire » ?

La cause principale de cet effondrement du gangstérisme traditionnel était l'arrivée sur le marché des « Motards », une bande de jeunes qui n'avait qu'une religion : la moto, et qu'un seul moyen de vivre : le banditisme. Peter essaya de dépeindre ce nouveau type de malfrats à Yohann, mais il avait du mal :

— Ce n'est plus comme de notre temps, Yohann. À part leur engin, ils n'ont plus de résidence fixe. Tu les crois au nord, ils sont au sud. Tu ne sais même pas combien ils sont. Il paraît que ça va et ça vient. Certains font des stages de six semaines, puis s'en vont semer la pagaille ailleurs. En plus, il n'y a pas de chef, ils sont plusieurs. Ils appellent ça un « collectif » et ils changent de responsable tous les trois mois. Bref... ils sont insaisissables !

— Et qu'est-ce qu'ils font, ces types, Peter ?

— Ils agissent sur commande et prennent soin de ne pas toujours travailler pour les mêmes commanditaires.

L'Apôtre prit le temps de trouver ses marques dans sa nouvelle vie. Mine de rien, il renoua des contacts avec les « anciens ». Il huma tranquillement l'air du temps. Peu à peu, il sentit que le parfum des affaires et du stress lui montait aux narines. L'excitation des « coups » à préparer, à organiser et à réaliser le titillait. L'adrénaline qui lui parcourait l'échine quand il fallait passer à l'action lui chatouillait les épaules. Certes, il était revenu dans le but de vivre une retraite

tranquille, mais ses vieux démons étaient là, dans l'ombre, qui lui susurraient que son expérience pouvait être d'une grande utilité.

À l'époque du casse de la bijouterie, Yohann s'était lié d'amitié avec Juan. Ce dernier était un nouveau venu, mais « l'Apôtre » sentait qu'il était doté d'un vrai potentiel. Juan était le seul à ne pas se moquer de son rituel des messes du dimanche. Malheureusement, il avait été pris avec les autres par les flics et avait passé des années en prison. Yohann avait été saisi d'une forte envie de le retrouver.

La chance lui sourit. En ouvrant les journaux de l'agglomération, il prit connaissance d'une bagarre sur la voie publique. La photo du fauteur de troubles était mauvaise, mais elle lui permit de reconnaître instantanément Juan. En enquêtant auprès de ses anciens coéquipiers, il lui fut facile de localiser le repaire de Juan. À cette occasion, ce dernier comprit qu'il était moins bien caché qu'il le croyait.

Juan était le seul de la bande que l'Apôtre n'avait pas encore retrouvé. Il ouvrit la porte de son appartement à Yohann, le jour du printemps 2032 :

— Yohann, c'est toi ?

— Eh oui, gamin ! L'Apôtre est de retour.

Les deux hommes se donnèrent une forte accolade avec beaucoup d'émotion. Juan entraîna son invité dans le salon. Le nouveau venu sifflota à la vue du luxe bourgeois de la pièce :

— On dirait que les affaires vont bien pour toi, gamin.

— Ce n'est pas chez moi, Yohann. Je vais t'expliquer.

Juan et Yohann se parlèrent longuement de leur passé récent. Quand Juan évoqua sa sortie de prison et la réunion du 1^{er} juillet de l'année précédente, l'œil professionnel de Yohann s'alluma :

— Si je comprends bien, toi et tes copains, vous êtes tombés dans le viseur des Motards qui ne vous lâchent pas.

— Oui, et je pense qu'il y a d'autres gens derrière eux.

— Bon... écoute ! On ne peut pas laisser le marché aux mains de ces truands. J'ai l'intention de revenir aux affaires, mais il va me falloir de l'aide. Tu en es ?

— Yohann, je m'étais promis de me retirer, mais dans l'immédiat, il faut que je sache qui m'a tiré dessus, qui a saccagé l'expo de ma copine, avec qui je me suis pris la tête sur le trottoir... En plus, je suis dans le viseur du commissaire Pardon...

— Pardon ?

— Pardon, c'est son nom... Jo Pardon. Tu feras vite sa connaissance.

Les deux interlocuteurs conclurent un accord. Yohann voulait récupérer le leadership des principales affaires dans le département, mais il devait d'abord affronter les « Motards ». Juan accepta, à titre temporaire, de lui servir d'agent de renseignements et de base logistique arrière. Il ajouta que cette organisation devrait aboutir à l'identification certaine du tireur du 1^{er} juillet.

« L'Apôtre » avait résolu de déterrer la hache de guerre contre les Motards. Pour Juan, la bataille des gangs serait meurtrière, même si son ami n'aimait pas le sang. Après tout, les Motards l'auraient bien mérité. Paradoxalement, l'intervention de « l'Apôtre » pouvait être bénéfique pour la sécurité publique, puisqu'il débarrasserait les rues de la bande motorisée. Néanmoins, il était de notoriété publique que les Motards agissaient sur commande. Donc, s'ils étaient éliminés, il resterait à identifier les commanditaires qui s'en étaient pris à la bande des sept.

Juan s'interrogea sur l'opportunité de mettre Grégoire au courant de son accord avec Yohann. Il décida de s'en abstenir. Grégoire était désormais son ami, mais c'était un type réglo. Il n'apprécierait certainement pas qu'on règle ses affaires par une bataille entre gangsters.

Les gars des motos étaient violents, mais « l'Apôtre » avait de l'expérience. Juan était confiant sur l'issue du conflit. Il avait bien fait de s'allier avec son ex-

coéquipier.

Quelques jours plus tard, les « Motards » firent encore parler d’eux. Ils s’immiscèrent dans une manifestation des employés municipaux pour y jouer le rôle des « black blocs » : équipements publics vandalisés, feux de poubelles, devantures fracturées... Les dégâts furent considérables. Le long du cortège, les Motards se déplaçaient avec agilité sur leurs engins, ce qui leur permettait d’échapper aisément aux charges policières.

Juan pensa qu’il était temps que les vrais truands reprennent le pouvoir sous la coupe de Yohann. Ce dernier avait une conception un peu « Robin des Bois » de son ancienne activité. En vandalisant les rues, les Motards agressaient les citoyens de base les plus miséreux, c’est-à-dire ceux qui avaient le plus besoin d’équipements collectifs fonctionnels. À l’inverse, avec l’Apôtre, on en reviendrait à des méthodes plus civilisées qui s’attaqueraient aux plus riches : escroqueries envers les classes sociales élevées, vols de bijouteries, salles de jeux truqués, etc. Avec Yohann, les plus fortunés seraient les seuls à payer. En plus, on était sûrs qu’ils en avaient les moyens.

Il fallait laisser à Yohann le temps de reconstituer une bande, tout en s’occupant de sa vieille amie Mina et en respectant assidûment la messe du dimanche, mais au final Juan était certain de sa réussite.

19. Angèle

Une nouvelle fois, Robert Robert avait convoqué Grégoire dans son bureau pour « faire le point ».

— Grégoire, tu m’as demandé de découvrir qui vous a tiré dessus dans le restau *Au fil de l’eau* et les raisons de ce geste. Nous avons maintenant la quasi-certitude que le ou la gangster appartient à la bande des Motards qui pullulent dans la région. Le type de motos qu’ils utilisent correspond à celui de votre assaillant. La manière d’opérer est un peu primaire, cela ne peut pas être le fait de braqueurs chevronnés. Aujourd’hui, ce qui nous manque, c’est le motif de la fusillade que vous avez subie.

— Tu as du nouveau, Robert ?

— Du nouveau, non, mais j’ai peut-être un moyen d’avancer. Je voudrais te présenter quelqu’un.

Le détective se leva et fit entrer une personne. Grégoire connut un instant de stupéfaction. Devant lui se tenait une silhouette vêtue de cuir noir, surmontée d’un casque de motard, rouge et blanc, orné d’un logo à la gloire d’une marque d’huile de moteur.

— Grégoire, je te présente Angèle. Ce n’est pas son vrai prénom évidemment. Elle va garder son anonymat. Pour ta sécurité et la sienne, il est préférable que tu ne découvres pas son visage. Il te suffit de savoir que j’emploie Angèle, de temps en temps, pour des missions délicates.

La jeune femme s’assit, sans manières, dans le fauteuil qui faisait face à celui de Grégoire. Robert poursuivit :

— J’ai fait en sorte d’introduire Angèle dans la bande des Motards. Ça n’a pas été simple, mais elle est désormais acceptée. Bien entendu, elle est obligée de participer à certaines de leurs exactions pour plus de véracité. C’est pourquoi il est préférable que tu ne la dévisages pas. Si la police s’en mêle, je te prie de considérer que cet entretien n’a pas eu lieu. Maintenant, Angèle, peux-tu nous dire où tu en es ?

La voix déformée par le casque résonna :

— Comme tu me l’as demandé, Robert, je me suis intégrée. Depuis qu’ils m’ont vue tabasser et rançonner des spectateurs à la sortie d’un cinéma, les mecs de la bande me font confiance. Rassurez-vous, je suis très entraînée : dans les combats à mains nues, je sais faire semblant.

— Tu connais nos objectifs, Angèle. Il faut faire la lumière sur ce qui s’est passé le 1^{er} juillet devant *Au fil de l’eau*.

— Oui, mais le milieu est très fermé. Les gars ne parlent pas beaucoup. J’ai encore besoin de temps pour en domestiquer quelques-uns. Trouver les coupables, ça ne devrait pas être trop compliqué, puisqu’ils ont des filles dans la bande, mais pas en grand nombre.

— Les Motards agissent sur commande, ajouta Robert.

— Contrairement à d’autres gangs de jeunes qui cassent pour le plaisir de casser, les Motards raisonnent en termes de missions rémunérées. Ils ont des clients très réguliers, y compris dans les milieux d’affaires ou politiques.

Grégoire avait un peu de mal à émerger d’une sorte de torpeur causée par le côté surréaliste de la scène. Robert posa à sa place la question clé :

— Et sait-on qui sont précisément ces commanditaires, Angèle ?

— Non, pas vraiment. J’espère le découvrir. Il est probable qu’ils changent à chaque mission.

— Tu m’as dit qu’il y avait un élément nouveau.

— Oui, il y a un hic. Avant-hier, il y a eu une bagarre dans les ruines du château. Ce n’était pas une castagne comme les autres, nous avons eu affaire à des mecs super entraînés. Ils nous ont provoqués comme s’ils voulaient nous tester. Il y a eu pas mal de dégâts parmi les Motards.

— Nous estimons qu’une nouvelle bande tente de reprendre le pouvoir des Motards sur l’agglomération, mais ça demande confirmation, confirma le détective.

Grégoire ne savait plus quoi penser. Pour l’heure, il était en train de mesurer les conséquences effarantes d’une simple réunion amicale qui avait mal tourné.

Il regrettait sa petite vie paisible et sans éclat.

Le détective mit les points sur les i :

— Voilà très exactement où on en est, Grégoire. Tu vois que c'est difficile, car ton histoire du 1^{er} juillet nous a fait découvrir une organisation dont personne ne soupçonnait l'importance, et j'ai l'impression que ce n'est pas fini. De plus, je te demande de garder pour toi ce que tu as appris ce matin. Le jour viendra où nous parlerons de l'insécurité dans l'agglomération, mais ce n'est pas encore maintenant.

Grégoire Mercier se trouva abasourdi pendant quelque temps, d'autant plus qu'il reçut une convocation du commissaire Pardon qui, lui aussi, avait l'intention de « faire le point ». Voilà déjà trois mois que les deux hommes ne s'étaient pas confrontés. Il avait l'impression que « l'affaire du 1^{er} juillet » était passée au dernier rang des priorités de la police. Là-dessus, il avait tort. Malgré ses airs de marionnette, Jo Pardon avait poursuivi sa besogne comme une fourmi laborieuse.

— Mercier, nous avons maintenant un peu de recul pour faire le point. Je récapitule en me concentrant sur les faits qui tombent sous le coup de la loi. Le 1^{er} juillet, vous avez subi une fusillade dont nous ne connaissons ni l'auteur, ni la victime visée, ni les motifs. Le 10 septembre, votre copine médecin reçoit des menaces de mort. Le 4 octobre, le conseiller Lambris se suicide. Nous avons conclu au suicide sans être certains à 100 % que personne ne l'ait aidé à en finir. En janvier, l'exposition de photos de votre amie est vandalisée. Le 8 février, votre pote Juan est pris dans une bagarre sur la voie publique.

— Vous êtes d'accord, Mercier ?

— Tout à fait, monsieur le commissaire.

— Maintenant, je vais vous dire que le policier que je suis est très embarrassé. D'abord parce que je n'ai pas beaucoup de coupables à mettre sous les verrous. Même votre amie Carole a renoncé à porter plainte contre ce pauvre nigaud qui la harcelait.

— Je pense qu'elle a bien fait, monsieur le commissaire.

— Par ailleurs, je me trouve devant une situation tout à fait extravagante. Les faits délictueux que je viens d'énumérer n'ont a priori aucun lien les uns avec les autres, sauf un : vous, Mercier. Pour autant, je n'ai aucun motif pour vous inculper de quoi que ce soit. Dites-moi, Mercier, cette réunion du 1^{er} juillet, quelle en était la vraie raison ? J'ai bien dit « la vraie ».

La question surprit Grégoire Mercier et le laissa muet pendant quelques secondes. Il n'avait jamais eu le sentiment que le policier ait été capable d'aller au-delà des faits. Il lui fallut néanmoins répondre.

Cette idée de revoir les anciens l'avait travaillé depuis longtemps. Lors de sa visite derrière les barreaux à Juan, il l'avait formulée instinctivement, sans réfléchir. Plus tard, il s'était autojustifié en se disant qu'il avait voulu aider le prisonnier dans sa réinsertion en lui faisant rencontrer de vieilles connaissances.

Mais tout ça ne satisfaisait pas le flic qui attendait paisiblement que Grégoire trouve une réponse plus approfondie à sa question.

— Vous savez... commissaire... J'ai toujours été de ceux pour qui la vie est le résultat d'une évolution due au hasard ou plutôt à des hasards successifs. Je ne suis pas scientifique, mais j'imagine des molécules qui se sont agrégées et organisées de manière aléatoire pour former nos plus lointains ancêtres... Autrement dit, je ne suis pas ce qu'on appelle un croyant... Je n'ai pas la chance de considérer qu'il y a un monde meilleur que le nôtre.

— Certes, Mercier, mais...

— Mais tout ça n'explique pas la réunion du 1^{er} juillet, vous avez raison. Essayez de me suivre. Dès mes vingt ans, j'étais face à un avenir auquel je n'attachais aucun sens, aucun intérêt. Cette existence, j'ai même voulu la quitter. J'ai cependant cédé à l'insistance des copains : je devais vivre et, pour vivre il fallait des boulots. J'ai exercé une multitude de petits jobs... Je ne les trouvais ni passionnants ni ennuyeux... C'était comme un ticket d'entrée obligatoire dans la vie... je n'avais pas le choix.

— Et donc...

— Et donc, j'ai avancé dans la vie comme si je devais accomplir un devoir, consciencieusement, tranquillement, sans objectif formalisé, mais sans souci

majeur. Je n'ai jamais pu m'intéresser à ce que je faisais. Le mot qui me résume le mieux, c'est : l'ennui. J'ai même réussi à lasser la femme avec laquelle je m'étais marié par accident.

— Si je comprends bien, c'est parce que vous vous êtes ennuyé que vous avez convoqué vos camarades pour le 1^{er} juillet.

— C'est un peu plus compliqué, commissaire. J'avais un souci d'ordre anthropologique. Mes contemporains ne cessaient de m'étonner, car ils me donnaient le sentiment de connaître la raison pour laquelle ils vivaient. En réunissant les anciens, j'avais ce besoin de savoir ce qu'ils avaient à dire de leur destin... quelles avaient été leurs attentes, leurs espoirs déçus ou pas !

— Et qu'avez-vous découvert ?

— J'ai trouvé que la vie n'était pas simple... Chacun avance avec un sac de problèmes sur le dos.

— Bravo, Mercier, vous progressez.

— En fait, le monde est fait d'une multitude d'intérêts particuliers qui s'affrontent, s'entrecroisent, se déchirent... J'ai l'impression que personne ne maîtrise ce bazar, sauf le Hasard... Et le Hasard a décidé qu'il fallait qu'un mec tel que moi soit précipité dans ce bordel, en première ligne. Pourquoi ? Pour rien, comme ça, pour voir. Le Hasard est un tortionnaire sadique, commissaire.

— Qu'est-ce que c'est qu'un type comme vous, Mercier ?

— Un homme qui a cru pouvoir se dispenser de mettre les mains dans le cambouis, autrement dit de ne pas se souiller dans les affaires du monde. En résumé : un mec qui était prêt à ficher la paix aux autres pour peu qu'ils le laissent tranquille.

— Il fallait choisir la vie monacale, Mercier !

20. la rencontre avec le Motards

L'Apôtre n'aimait pas la violence, tout en sachant qu'elle devenait nécessaire quand les gens ne comprenaient pas leur intérêt à vivre sous sa coupe. Il avait fixé rendez-vous aux Motards à 15 kilomètres de la ville dans une grange abandonnée. La carcasse en bois pourri de l'endroit était prête à s'effondrer, mais pour mener une réunion rapide, l'Apôtre avait jugé que c'était suffisant. Il était assisté par Peter qui s'était solidement outillé : une arme dans chaque poche, un poignard accroché à la cheville. C'était sa tenue de combat.

L'Apôtre et Peter ne savaient pas exactement qui ils allaient rencontrer, pour la bonne raison que chez les Motards, le trio responsable du commandement changeait souvent de composition. L'Apôtre avait ironisé à leur sujet : « Une vraie démocratie ! »

Ils avaient donné rendez-vous aux Motards à 1 heure du matin. L'Apôtre faisait l'hypothèse que les jeunes qui se lançaient dans le métier prenaient facilement peur. Il estimait donc que l'ambiance glauque de la nuit pouvait lui donner un avantage. Il avait fixé au 22 mai la rencontre avec la délégation de ses concurrents.

Le printemps était clément. En dépit d'un toit éventré, l'endroit était au sec. Ça sentait le foin coupé et le crottin d'animal. L'Apôtre demanda à Peter de ne pas allumer la lumière ; il lui ordonna le plus strict silence. Les deux hommes s'adossèrent à une rangée de bottes de paille et patientèrent.

Bientôt, deux motos déchirèrent le silence nocturne. Elles se rapprochaient au ralenti du lieu de rencontre. Après un dernier vrombissement, le calme se réinstalla dans la campagne. L'Apôtre et Peter entendirent une agitation furtive, puis la baraque s'ouvrit : trois silhouettes sombres se détachèrent sur le bleu de la nuit.

L'Apôtre se montra rassurant :

— Approchez-vous, n'ayez pas peur. Peter va vous fouiller pour la forme, mais pas de panique ! On est là pour parler affaires. Entre gens bien élevés.

Les nouveaux venus ne le voyaient pas, mais l'Apôtre était presque souriant. Il ne voulait surtout pas terrifier ses visiteurs afin d'éviter des réactions imprévisibles, donc dangereuses. Il s'adressa à la silhouette la plus haute :

— Je ne connais pas tes deux acolytes, mais je présume que tu es Gus. Moi, on m'appelle l'Apôtre, ça suffira pour les présentations.

D'une certaine façon, les Motards avaient de la chance. Le sort avait fait que la délégation était emmenée par Gus, l'un des plus anciens et des plus expérimentés d'entre eux. Il était accompagné de Gil, un gamin fluët, mais très déterminé dans la bagarre, et d'une fille qui aurait visiblement préféré ne pas être là.

L'Apôtre jugea que les rayons lunaires qui s'infiltraient entre les parois et les trous dans le toit du bâtiment étaient suffisants pour pouvoir se dispenser d'éclairage. Il poursuivit sur un ton légèrement gouailleur :

— Asseyez-vous, chers amis, et ôtez votre casque, ce sera tout de même plus sympa.

Les trois silhouettes obéirent. L'Apôtre avait réussi sa mise en scène : il les sentait un peu moins impressionnés.

— Alors voilà l'affaire. Vous qu'on nomme les Motards, vous tenez l'Agglomération dans vos mains. Disons que vous faites la loi. Votre entreprise est plutôt astucieuse : pas de lieu, pas de chef, pas de cartes de membres, des déplacements incessants... Bravo ! Cependant, laissez un ancien comme moi vous rappeler que vous êtes un peu jeunes, assez inexpérimentés... Avec le potentiel que vous avez, vous pouvez faire beaucoup mieux. Il suffirait que vous soyez plus sérieusement encadrés...

— Il n'est pas question de se faire commander par qui que ce soit, les Motards font ce qu'ils veulent, clama Gus, très énervé.

— Holà ! Doucement ami ! Je n'ai pas envie de vous chapeauter, je vous propose une association. C'est simple : je vous apporte des contrats, vous les réglez et nous partageons les bénéfices. Vous allez me dire : en quoi ça améliore votre fonctionnement ? Figurez-vous que j'ai passé quelques années à l'étranger, mais j'ai gardé beaucoup d'acointances dans la région. Je suis capable de vous proposer beaucoup plus d'affaires et plus d'affaires très juteuses que vous n'en gérez actuellement. Autrement dit, avec moi, vous changez de dimension.

Dans la pénombre, le silence s'établit quelques secondes entre les protagonistes. Puis on entendit Gus renifler plusieurs fois. Il était ébranlé par le calme de son interlocuteur et par l'amplitude des bénéfices qu'il entrevoyait. Il savait que, ces derniers temps, les commandes se faisaient rares et que l'existence des Motards s'en trouvait menacée.

— Qu'est-ce qui me dit qu'on peut vous faire confiance, aboya-t-il ?

— C'est juste, Gus. Aussi, je vais te donner une preuve de ma bonne volonté. Il y a dans cette pochette que Peter va te remettre, tous les détails concernant un transfert de fonds. L'attaque est très facile à monter. Le bénéfice sera pour vous, et on reparlera de nous après le coup.

Quinze jours plus tard, Grégoire Mercier se retrouva dans les fauteuils de cuir vert d'eau de l'agence Robert Robert. En face de lui, le patron Robert et – surprise – le commissaire Pardon. Le détective entama la réunion :

— Grégoire, je vais d'abord répondre à ta question. Les coupables de la fusillade du 1^{er} juillet sont deux Motards, en fait deux Motardes : Martine et Sylvie. Leur but était de faire peur à la tenancière du restau. Les Motards exerçaient une sorte de racket sur certains commerçants et la responsable du bistrot, qui s'appelle Audrey – je crois –, n'avait pas voulu payer. Les coups de feu que vous avez subis n'étaient qu'une intimidation. Depuis, Audrey est rentrée dans le rang.

Devant ces révélations, Grégoire resta bouche bée. Ainsi, il avait cherché la victime potentielle dans le « groupe des sept », mais il avait négligé la restauratrice. Robert Robert poursuivit :

— Maintenant, il faut élargir la focale, Grégoire. Comme tu l'as peut-être compris, les Motards ne sont pas une simple bande de casseurs. Ce sont des gangsters qui agissent sur commande.

— Donc, derrière Martine et Sylvie, il y avait des gens, Robert. Vous savez qui sont ces gens ?

— Là, ça devient compliqué. Laisse-moi d'abord te raconter que, grâce à un renseignement obtenu par Angèle, les hommes de Jo Pardon ont évité l'attaque d'un fourgon et mis sous les verrous une bonne partie de la troupe des Motards.

— Et Angèle ?

— J'ai fait en sorte qu'Angèle soit exfiltrée, car elle commençait à se sentir menacée. Présentement, elle est en sécurité à l'étranger. Ne t'inquiète pas pour elle, elle a l'habitude. Maintenant, revenons à la situation. Commissaire, vous avez la parole :

Jo Pardon toussota, arrêta de tripoter son nœud de cravate et se carra dans son fauteuil :

— Bien entendu, la police préfère ignorer la présence d'Angèle dans cette affaire. Cependant, elle nous a confirmé ce dont nous nous doutions. Une nouvelle bande de gangsters cherche à prendre le leadership sur le département. Il est dirigé par un vieux de la vieille qu'on appelle l'Apôtre ; c'est un type dangereux qui se débrouille toujours pour se tirer des situations avec les mains blanches. Maintenant que la plupart des Motards sont hors d'état de nuire, il a les coudées franches. Il va régner en maître.

Grégoire se lança :

— Donc, tout est pour le mieux, commissaire. Il vous suffit d'arrêter l'Apôtre et ses comparses, et tout ira bien dans votre circonscription.

Jo Pardon ne put s'empêcher de ricaner :

— Ce n'est pas aussi simple, Mercier. Il faut savoir que l'Apôtre a noué des liens avec la majorité des notables du département : conseillers généraux, président de la chambre consulaire, directeurs d'agences bancaires, présidents des parents d'élèves... et j'en passe. Ces gens-là doivent tous quelque chose à l'Apôtre. Même lorsqu'il était à l'étranger, le gangster a été assez malin pour entretenir ses relations.

— Autrement dit, ajouta Robert Robert, si la police coffre l'Apôtre, il est possible qu'il menace de révéler un paquet d'affaires crapuleuses dans lesquelles sera mouillé tout le gratin de la région. Pour éviter le cataclysme, on va être obligé de le laisser tranquille. D'autant qu'il y a autre chose...

Robert Robert se leva et servit un nouveau verre d'alcool à Grégoire Mercier :

— Ces notables haut placés ne sont pas du tout désolés de voir arriver l'Apôtre aux affaires. Ce sont des gens... disons d'extrême droite, partisans de l'ordre social avant tout et qui s'appuient sur le « Milieu » pour le faire respecter. Ils sont ravis de compter sur l'Apôtre pour régler quelques litiges avec des personnes ou des entreprises qui n'auraient pas saisi l'intérêt de leur politique économique et financière.

Grégoire commençait à perdre pied dans toutes ces imbrications de pouvoirs :

— Et moi, qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

Robert Robert et Jo Pardon se regardèrent. Le policier reprit la parole :

— Vous l'avez compris, l'Apôtre est intouchable, d'abord parce qu'il ne met jamais les mains dans le cambouis, ensuite parce que, si nous l'arrêtons, nous flanquons le département sens dessus dessous.

— Et alors, je ne vois toujours pas en quoi tout ça me concerne, répondit Grégoire.

— Et alors, l'Apôtre est très copain avec le dénommé Juan, lequel est l'un des vôtres depuis que vous êtes venu à son aide.

Grégoire resta bouche bée devant cette révélation. Il pressentait ce que Jo Pardon lui confirma :

— Je crois que vous commencez à comprendre votre implication, Mercier. Pour être clair : je vous demande, par l'intermédiaire de votre ami commun, de suivre activement les projets de l'Apôtre et de sa bande et de nous en faire part. À toutes fins utiles, je vous rappelle que la police peut rétribuer ses informateurs. Dans la plus grande discrétion évidemment.